

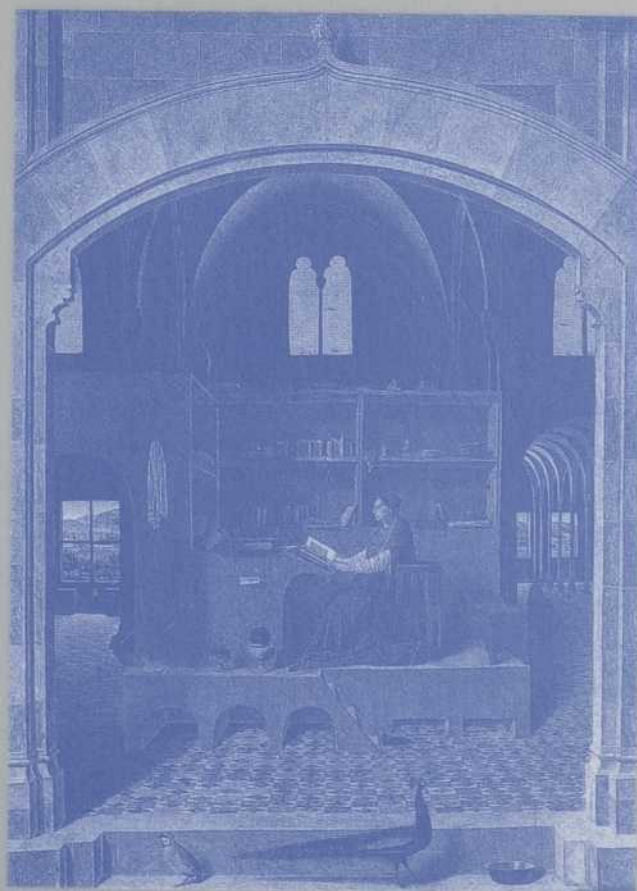
PER

A-799

BNQ

# ARQ

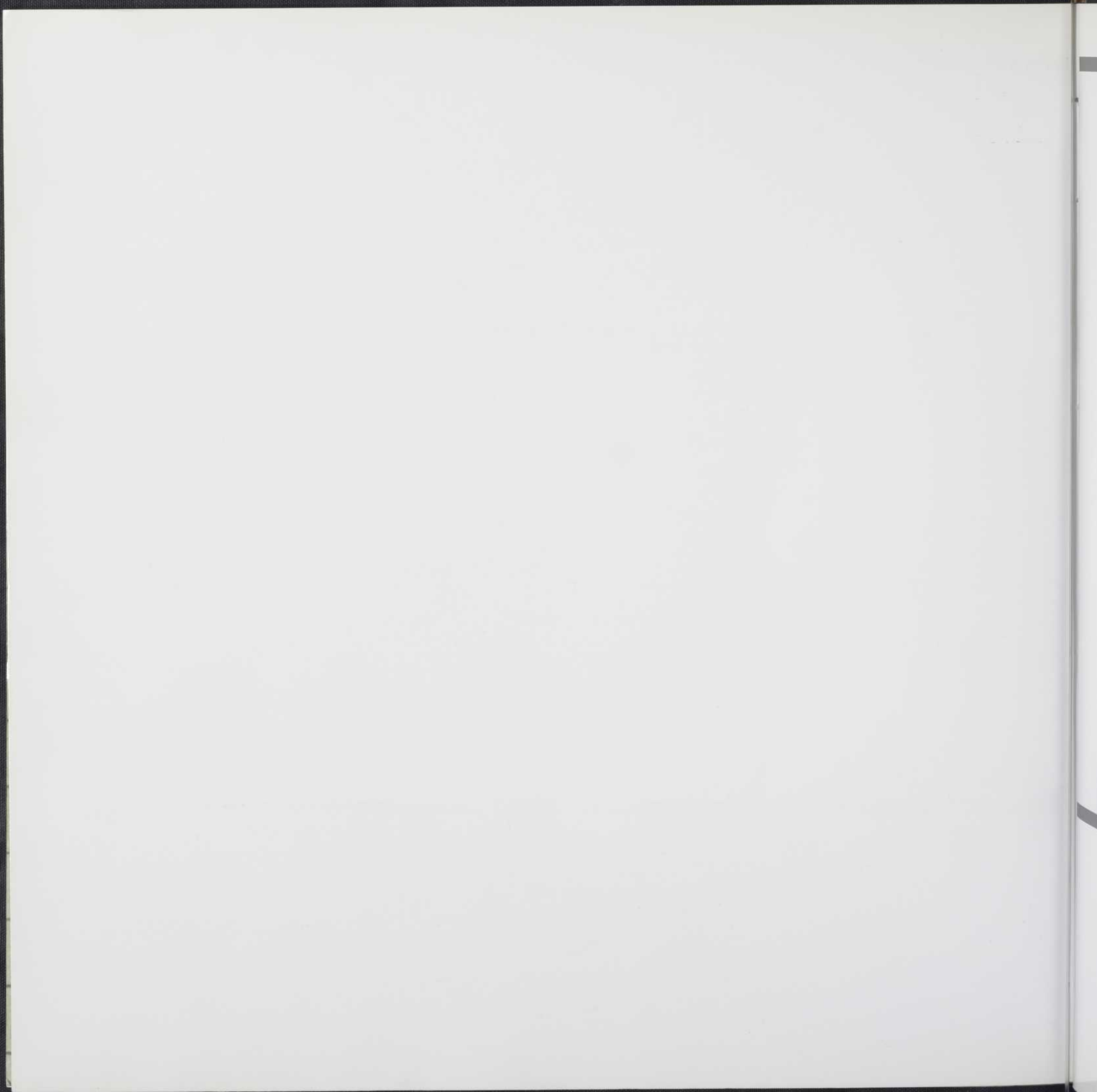
LA REVUE D'ARCHITECTURE



LA BIBLIOTHÈQUE  
EN PROJET

104

AOÛT 1998



# SOMMAIRE

NUMÉRO 104 AOÛT 1998

ÉDITORIAL

- 5 ARCHITECTURE ET BIBLIOTHÈQUE  
*GEORGES ADAMCZYK ET PHILIPPE LUPIEN*
- 7 LA BIBLIOTHÈQUE: ENJEU POLITIQUE ET SYMBOLE DÉMOCRATIQUE  
*SILVIE DELORME*
- 10 LA BONNE BIBLIOTHÈQUE  
*JEAN-LOUIS ROBILLARD*
- 12 DU CONCEPT AU PROGRAMME  
DEUX QUESTIONS POUR LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE DU QUÉBEC  
*GEORGES LEROUX*
- 17 LA BIBLIOTHÈQUE ET LA VILLE  
*GEORGES ADAMCZYK*
- 18 CYBER- ARCHITECTURE, LA 4<sup>e</sup> DIMENSION  
*HERVÉ FISCHER*
- 19 LETTRE À L'ARCHITECTE INCONNU  
*RENÉE LAVAILLANTE*
- LIRE À L'OUEST, LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE VANCOUVER  
*GUY BESNER*
- PETIT MANIFESTE POUR UNE NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE  
*ANNE BORDELEAU, LOUIS BRILLANT, SONYA JENSEN*
- 20 LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE DE MONTRÉAL  
*JACQUES DUFRESNE*
- 21 LE MURMURE DES LIVRES  
*MARC CHEVRIER*
- JE RÊVE...  
*ROBER RACINE*
- 24 ET SI CE N'ÉTAIT PAS L'EXEMPLE À SUIVRE?  
*JEAN-CLAUDE MARSAN*

## CRÉDITS

ccab.

En page couverture:  
San Girolamo nello studio (1474, 1475)  
Antonello da Messina  
(London National Gallery)

Éditeur: PIERRE BOYER-MERCIER  
Membres fondateurs de la revue: PIERRE BOYER-MERCIER, PIERRE BEAUPRÉ, JEAN-LOUIS ROBILLARD ET JEAN-H. MERCIER.  
Membres du comité de rédaction: GEORGES ADAMCZYK, JEAN BEAUDOIN, ANNE CORMIER, PHILIPPE LUPIEN, PIERRE BOYER-MERCIER.  
Production graphique: COPILIA DESIGN INC.  
Directeur artistique: JEAN-H. MERCIER.

Représentants publicitaires (Sales Representatives): JACQUES LAUZON ET ASSOCIÉS.  
■ Bureau de Montréal: 100, Alexis Nihon, bureau 592 / Ville Saint-Laurent, Québec / H4M 2P1.  
Téléphone: (514) 747-2332 / Télécopieur: (514) 747-6556.  
■ Bureau de Toronto: 1-800-689-0344.

ARG est distribuée à tous les membres de L'ORDRE DES ARCHITECTES DU QUÉBEC  
Dépôt légal: BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC et BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU CANADA.  
© ART ET ARCHITECTURE QUÉBEC: Les articles qui paraissent dans ARG sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.  
ISSN: 1203-1488.

Envois de publications canadiennes: contrat de vente N° Q472417.  
ARG est dorénavant publié quatre fois l'an par ART ET ARCHITECTURE QUÉBEC, corporation à but non-lucratif.  
Les changements d'adresse et les demandes d'abonnement doivent être adressés à:  
ART ET ARCHITECTURE QUÉBEC / 1463, rue Préfontaine / Montréal, Qc / H1W 2N6 / Tél. rédaction: (514) 523-7024; administration (514) 523-4900.  
Abonnements au CANADA (taxes comprises): 1 an (4 numéros): 36, B1 \$ / 57,51 \$ pour les institutions et les gouvernements.  
Abonnements USA 1 AN: (4 numéros) 50,00 \$ / AUTRES PAYS: 60,00 \$.  
ARG est indexé dans «Repères».

LA QUALITÉ SUPRÊME

**C**e bardeau d'asphalte ignifugé\* est le seul de sa catégorie fabriqué au Canada. Sa conception unique permet d'obtenir une toiture qui sait attirer les regards. Vue d'en bas, la fusion des teintes\*\* subtiles de la gamme Chateau ultra ombragé donne plus de relief à la couverture. Aboutissement de nombreuses améliorations apportées au fil des ans, nos bardeaux Chateau ultra ombragé connaissent une immense popularité d'un bout à l'autre du continent nord-américain. Leur succès s'explique par leur élégance, mais aussi par leur robustesse exceptionnelle. Ces bardeaux, aux deux épaisseurs assemblées par la chaleur, présentent une durabilité de trente ans. Ils sont d'ailleurs couverts par notre meilleure garantie limitée. Vous serez si fier de votre achat que... vous aurez envie de le crier sur les toits!

*Les teintes illustrées sont proches de la réalité, mais elles peuvent différer légèrement en raison des limites des procédés d'impression. Nous vous recommandons par conséquent de faire votre choix final à partir d'échantillons plein grandeur.*

*\* Cette technique rendant les bardeaux inflammables a été mise à l'essai par Factory Mutual Research Corporation (ASTM E108, AGNOR A123.1M, ASTM D225 type III).*

*\*\* Le gamme Chateau ultra ombragé est offerte en noir double, brun double, cèdre «earthtone», bois flottant, bois de grange, vert forêt et ardoise «harvard».*

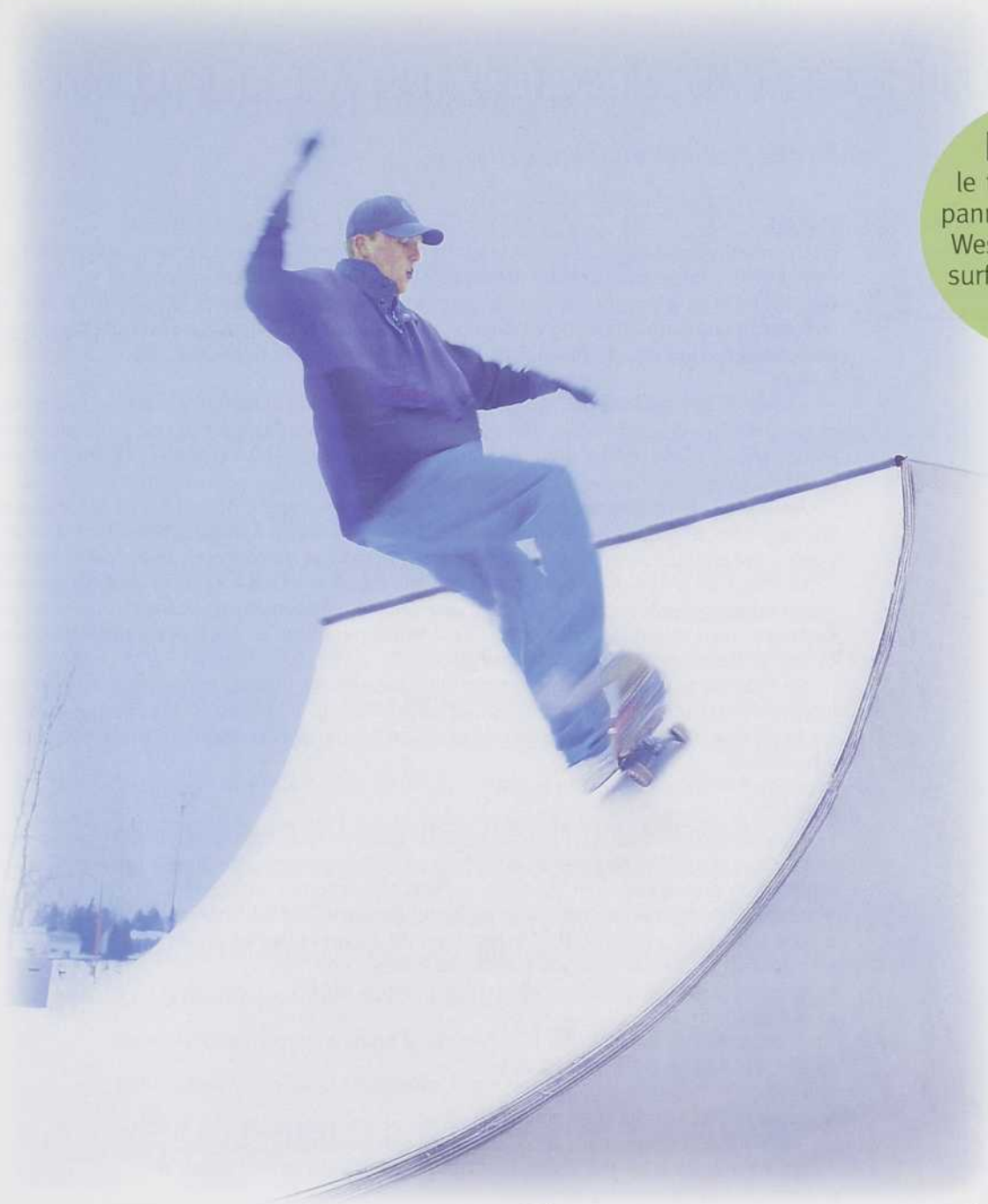
*L'art de plaire, l'art de durer...*

# Chateau

## ULTRA OMBRAGÉ

 **IKO**  
Établit les normes





Flextek,  
le tout nouveau  
panneau de gypse  
Westroc pour les  
surfaces courbes.

# Comme sur des roulettes!

*Par Westroc*

Spécialement conçu pour épouser les surfaces courbes, douces comme prononcées, le panneau flexible Flextek de BPB Westroc est idéal pour les arches, murs, plafonds, escaliers en rond et colonnes décoratives. Fini les panneaux de gypse prémoulés, renforcés de fibre de verre et les travaux salissants de plâtrage, d'entaillage ou de mouillage\*. Flextek offre

la vitesse d'exécution à prix abordable : installation, finition et décoration plus rapides, et moins d'énergie à dépenser. Fabriqué avec soin en usine, Flextek est facile à trouver et prêt à utiliser. Et il résiste au feu. Sur la route de la construction ou de la rénovation, Flextek est le seul panneau qui puisse prendre solidement les courbes et se plier à toutes vos exigences.



[www.westroc.com](http://www.westroc.com)

McAdam (N.-B.)  
1 800 273-2533

Montréal  
1 800 567-9513

Toronto  
1 800 268-5425

Winnipeg  
1 800 665-4868

Calgary  
1 800 661-3120

Vancouver  
1 800 242-9604

\*Sauf pour les courbes extrêmement prononcées.

## LA COMMANDE PUBLIQUE EN ARCHITECTURE, EN ART ET EN DESIGN

*Transversalités et singularités*

ÉCOLE D'ARCHITECTURE DE LYON, FRANCE  
7, 8 et 9 décembre 1998

*Dans le cadre des Onzièmes Entretiens  
du Centre Jacques Cartier Rhône-Alpes\**

**THÈME**

États, collectivités et organismes publics sont des commanditaires puissants qui participent activement au développement de la création dans les domaines qui touchent à notre environnement familier : l'architecture, l'art, le design. À travers la commande de bâtiments ou d'équipements publics, d'œuvres d'artistes disséminées sur le territoire, d'objets ou de créations utilitaires qui peuplent notre quotidien, leur pouvoir est grand dans le soutien aux créateurs. Leur responsabilité dans l'affirmation d'une culture de la qualité et de l'innovation l'est tout autant.

En France, la puissance publique a traditionnellement été, et demeure encore aujourd'hui, l'un des plus gros commanditaires des architectes, des artistes et des designers. Marquée par de profondes mutations de sa commande publique, désormais atomisée après avoir été centralisée à l'extrême, la France est aujourd'hui à l'heure du bilan.

Au Québec, la commande publique est un phénomène récent. Après l'ère de la commande «objective», on voit se profiler une commande «qualitative». Explorée dans les années quatre-vingts dans le domaine de l'art public, une pratique nouvelle du concours d'architecture et du concours de design se met en place.

Le thème de la commande publique concerne toutes les disciplines de la création qui contribuent au façonnage de notre environnement quotidien. Architecture, aménagement urbain, design et art partagent des enjeux communs, mais ils ont aussi des logiques qui leur sont propres et des fonctionnements distincts qu'il convient de garder en mémoire pour éviter les amalgames.

Ce colloque vise à mettre en commun des expériences françaises et québécoises, à les évaluer également à la lumière de certains éclairages européens et internationaux. Il permettra de s'interroger de manière transversale sur les démarches et les outils les plus à même de nous assurer un environnement de qualité qui donne sa place à la création.

**PUBLIC**

Les débats, organisés dans un double souci de transversalité (interdisciplinaire et franco-québécoise), s'adressent aux acteurs et aux bénéficiaires de la commande publique en architecture, en design et en art :

- créateurs professionnels et étudiants (architectes, designers, artistes)
- conseillers pour l'architecture, l'art ou le design auprès des administrations
- organismes de promotion de l'architecture, du design et de l'art public
- acheteurs publics de produits, services ou équipements
- maîtres d'ouvrage et gestionnaires d'équipements publics
- industriels

**RESPONSABLES SCIENTIFIQUES***Québec*

- Marie-Josée LACROIX, commissaire au design,  
Service du développement économique, Ville de Montréal
- Denis LEMIEUX, architecte,  
Direction de l'action stratégique, Ministère de la Culture et des Communications du Québec

*France*

- Anne-Marie BOUTIN, présidente et Jacqueline FEBVRE, responsable des projets,  
APCI - Agence pour la promotion de la création industrielle
- Yves NACHER, architecte, critique d'architecture
- Daniel VALLAT, professeur, directeur de l'École d'architecture de Lyon

**INFORMATION ET PROGRAMME DISPONIBLES SUR DEMANDE**

- Marie-Josée LACROIX, coordonnatrice Téléphone : (514) 872-2179 Télécopieur : (514) 872-6249
- Guy BESNER, assistant à la coordination Téléphone : (514) 872-2773 Télécopieur : (514) 872-6249

\* Créé en 1984, à Lyon, centre d'études, d'échanges et de recherches,  
le Centre Jacques Cartier rassemble les forces vives scientifiques, économiques, politiques et culturelles  
de la région Rhône-Alpes et favorise la coopération entre le Québec, la francophonie, le Canada et l'Europe.  
Il organise annuellement les «Entretiens», des colloques auxquels participe la communauté internationale.

## Architecture et bibliothèque

---

GEORGES ADAMCZYK ET PHILIPPE LUPIEN

---

Dans quelques semaines sera annoncée la tenue d'un concours d'architecture pour la Bibliothèque Nationale du Québec. La revue ARQ propose à ses lecteurs habituels : architectes, designers, urbanistes, passionnés d'architecture et, dans ces circonstances particulières, à tous les autres lecteurs intéressés : usagers, chercheurs, gens des métiers du livre ou simples citoyens que la chose interpelle, un dossier sur le thème de l'architecture des bibliothèques.

Ce numéro de ARQ réunit des réflexions et des documents qui pourront accompagner ceux, plus officiels, qui seront préparés par le Ministère de la Culture et des Communications pour le concours d'architecture de la nouvelle Bibliothèque Nationale du Québec.

Plusieurs articles reviennent sur les enjeux du programme et ainsi que le montre Silvie Delorme dans son article d'introduction, il faut convenir que l'architecture des bibliothèques reflète nos conceptions de la lecture dans une société donnée. Georges Leroux, dans un texte très documenté associe le programme au concept et nous fait redécouvrir les grandes questions qui marquent l'histoire de la typologie des édifices. Les Grandes bibliothèques de Londres, Paris et Alexandrie sont celles où Jean-Louis Robillard nous convie à examiner la relation parfois illusoire entre programme, image et usage alors que Guy Besner commente celle qui a présidé à la réalisation de la bibliothèque de Vancouver.

Plusieurs textes sous forme d'articles et de lettres complètent ce numéro. Nous avons invité des philosophes, des journalistes, des créateurs à nous offrir leur point de vue. Pour la part du rêve, plusieurs écrivains ont accepté de nous laisser quelques pensées sur l'architecture et la bibliothèque.

D'une politique du livre à une politique de l'architecture, voilà une manière de prendre au mot Victor Hugo, lui qui, de façon romanesque, il va sans dire, voyait dans l'un la perte ultime de l'autre. En fait, en extrapolant un peu, nous encourageons les lecteurs à imaginer que l'édification de la Bibliothèque Nationale, qui renoue avec la tradition des grandes commandes d'État, sera la pierre angulaire du renouveau architectural, tant discuté et toujours tant attendu.

SOLUTIONS ET SERVICE  
POUR VOTRE SUCCÈS



**CAREA**

1-800-972-2732

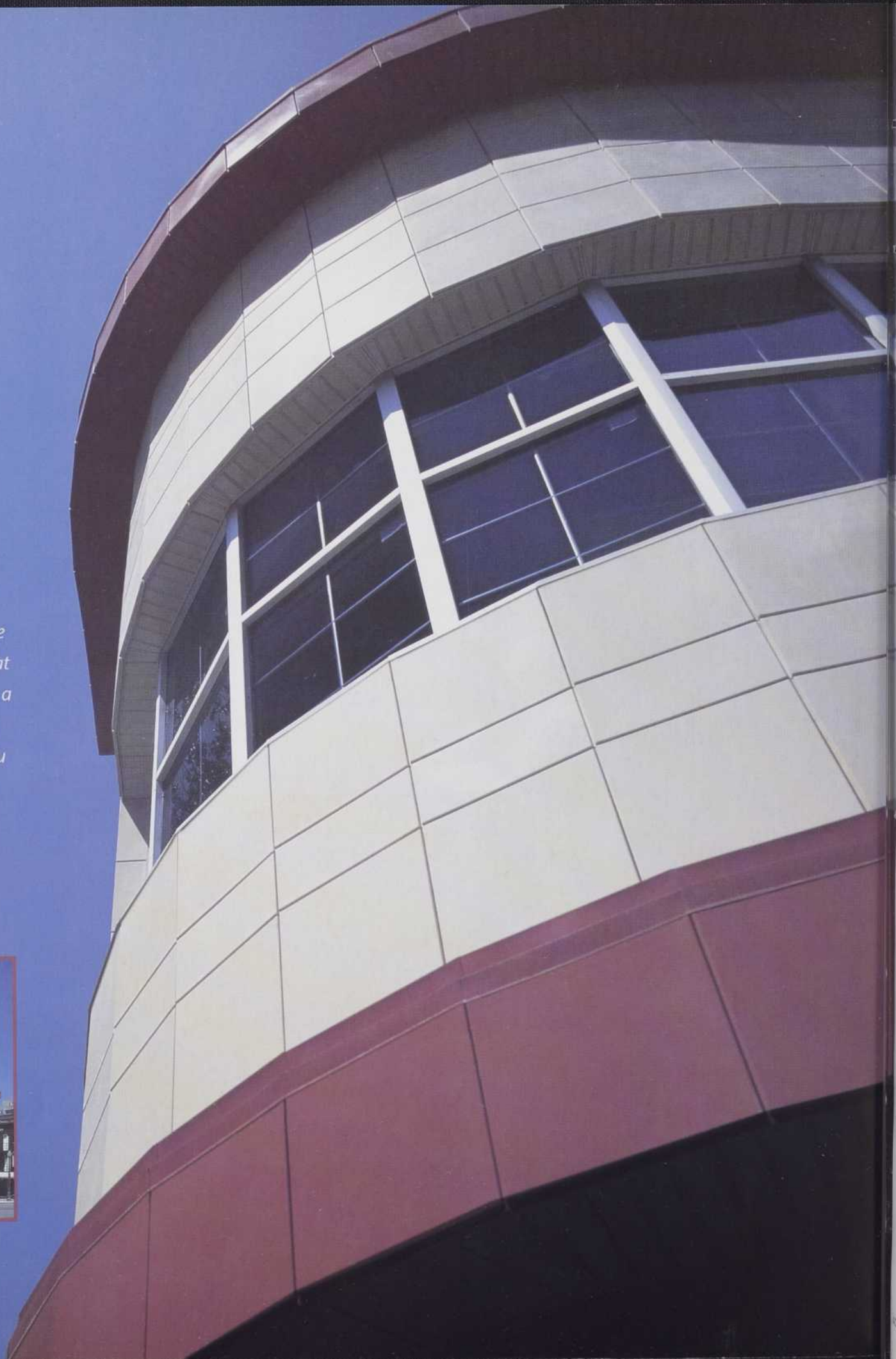
## PRENEZ LE VIRAGE AVEC LES PANNEAUX ARCHITECTURAUX CAREA

*Cet édifice au centre-ville est un des rares monuments de la modernité à Québec. Le système modulaire CAREA, par la pureté de ses lignes, l'éclat de son fini et la simplicité de son assemblage nous a permis de conserver le caractère industriel de la façade et de rencontrer les critères de faisabilité du projet. Nous sommes heureux d'avoir donné un nouveau souffle de modernisme à cette architecture des années 1940.*

YVES ET NADIA GAGNON, ARCHITECTES



INSTITUT AVIRON  
Boulevard Charest, Quartier Saint-Rock



# La bibliothèque: enjeu politique et symbole démocratique

SILVIE DELORME

Comprendre l'histoire des bibliothèques et les ancrer dans leur évolution permet déjà de mieux comprendre ce qu'elles sont devenues d'aujourd'hui. En retraçant les liens entre sociétés, religions et bibliothèques, elles émergent comme le reflet et le miroir des sociétés d'où elles sont issues. Malgré le fait que les services de bibliothèques à travers le monde partagent maintenant des fondements communs, on constate néanmoins de grandes différences qui s'affichent parfois haut et fort. L'histoire nous apprend que leur rôle s'est teinté des croyances, des dogmes, des intérêts du pouvoir dominant selon les époques et les sociétés. Les services offerts se sont arrimés aux idéaux démocratiques véhiculés: démocratisation du savoir, éducation de la population... L'évolution des bibliothèques est également intimement liée au développement du livre et de l'éducation. Elles ont d'abord été des collections privées de documents consignés le savoir sous forme de tablettes d'argile, de rouleaux, de codex et enfin plus tardivement de livres dans la forme que nous leur connaissons aujourd'hui.

## L'APPORT DE LA TECHNOLOGIE CONJUGUÉ AUX IDÉAUX DÉMOCRATIQUES

Gutenberg modifia entièrement le monde du transfert des connaissances. L'imprimerie, en offrant des livres au format plus petit (les portables de l'époque!), produits plus rapidement et ce, en plus grand nombre, permettait à tous (du moins ceux qui savaient lire) d'avoir accès à l'information, à la science, à la littérature. Chacun pouvait s'éduquer, développer son esprit critique et affiner sa compréhension du monde. Aldo Manuzio, humaniste italien de la fin du XV<sup>e</sup> siècle fut le premier «éditeur» comme on l'entend aujourd'hui. Professeur de grec et de latin, il développa des collections de classiques en petits formats et ce, dans la langue originale afin de permettre l'accès direct aux auteurs. Cette vision de l'éducation traçait déjà le chemin à la création d'une institution entièrement dédiée à la démocratisation du savoir et à l'universalité d'accès à l'information.

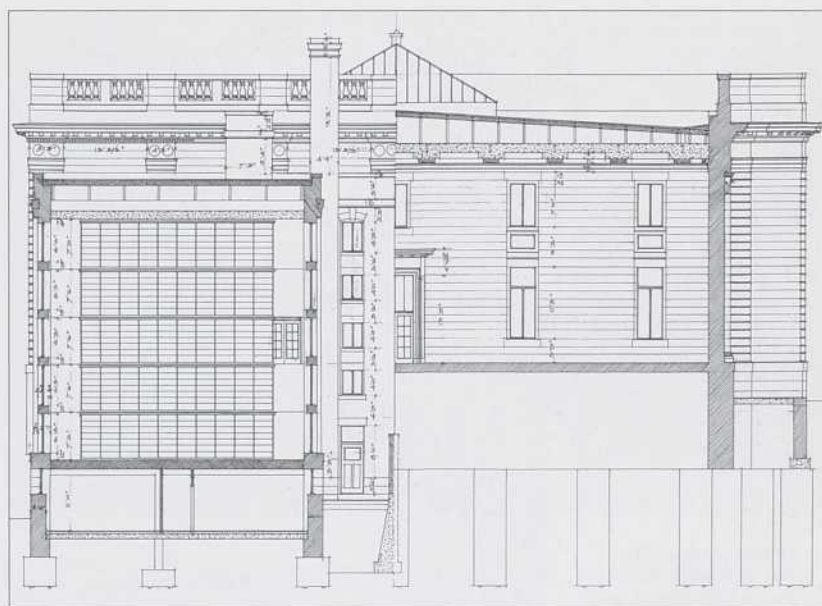
Les bibliothèques ouvertes au public ont voulu répondre à des idéaux démocratiques: elles étaient le fait de gouvernants érudits, curieux, éclairés et soucieux de l'éducation du peuple. Les premiers souverains à ouvrir leur bibliothèque à tous agissait avec un idéal de partage du savoir. Charlemagne fit également de même. Plus près de nous, au XIX<sup>e</sup> siècle en Angleterre, les bibliothèques d'associations d'ouvriers avaient pour objectifs d'éduquer leurs membres, de leur donner accès au savoir, d'en faire des citoyens responsables et avertis.

## RELIGIONS ET BIBLIOTHÈQUES

Les pays protestants ont été les premiers à développer et généraliser la création de bibliothèques publiques ouvertes à tous. Les idéaux protestants impliquaient la lecture personnelle et régulière de la Bible parce que les gens avaient le droit de lire pour eux-mêmes la parole de Dieu, sans témoin ni intermédiaire. Il importait, par conséquent, de se doter d'institutions permettant, tant aux adultes qui n'allaient plus à l'école qu'aux enfants qui la fréquentaient, l'accès à la lecture et au savoir stimulant par le fait même la lecture de la Bible et la compréhension des règles de vie prescrites par celle-ci. Dès lors, la bibliothèque devient un lieu d'acquisition de sa propre liberté: liberté d'adhérer à la foi, bien sûr, mais aussi liberté de penser, liberté de comprendre, liberté de critiquer. La mission de l'institution se dessine. L'utilité civique et économique de la bibliothèque prend le pas sur la connotation culturelle et lettrée du monde méditerranéen.

A contrario, les milieux catholiques ont toujours protégé, défendu et prescrit ce qui devait être lu et l'accès à la Bible, qui devait demeurer un mystère, ne se faisait que par le mandataire de Dieu, i.e. le prêtre. Il est facile de saisir comment ces attitudes orientent déjà le développement des bibliothèques: bibliothèques paroissiales ou cabinets de lecture rattachés à l'église, livres à l'index. La bibliothèque n'est pas ici un lieu de démocratisation du savoir, elle devient un instrument de contrôle du développement d'une société. Elle ne peut prendre son essor. Elle est étouffée.

Au Québec, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Institut canadien de Montréal a dû combattre l'intrusion du clergé dans le développement des collections de la bibliothèque. En 1890, paraît dans les statuts de la Province de Québec l'acte donnant pouvoir aux corporations de cité, ville et village, d'aider au maintien de bibliothèques publiques. Fin XIX<sup>e</sup> siècle, début XX<sup>e</sup>, en raison des pressions des ultramontains et du clergé, la Ville de Montréal se voit dans l'obligation de refuser une subvention de 150,000\$ pour la construction d'une grande bibliothèque municipale laïque, demandée à la Fondation Carnegie des États-Unis qui avait déjà contribué à la construction de centaines de bibliothèques aux États-Unis et en Ontario. Fondée en 1902, la bibliothèque de Montréal est finalement érigée et l'édifice de la rue Sherbrooke inauguré en 1917. Ce n'est



La bibliothèque de Montréal, coupe transversale, dessin de Eugène Payette, 1914.

qu'en 1959 que le Québec se dote d'une première loi sur les bibliothèques publiques. Dans les années soixante, les bibliothèques existaient encore dans les sous-sol d'églises. Cette libération de la tutelle de l'Église et du clergé fut longue et au Québec, la bibliothèque ne fut pas spontanément un lieu de liberté.

Aujourd'hui, le monde occidental s'entend sur la définition préconisée par l'UNESCO et en essence les grands principes sont intégrés: rôle d'éducation, d'information, de culture et de loisirs. L'internationalisation du modèle joue. La réalité amène cependant son lot de contradictions et de paradoxes. Malgré l'importance accordée aux États-Unis à la mission de la bibliothèque comme instrument social de libération et d'éducation des citoyens, les bibliothécaires sont de plus en plus confrontés à des comités de censure où les dirigeants politiques, comités de citoyens, choisissent les documents selon leur vision du monde et leurs idéaux politiques. Les lecteurs sont toujours apparus subversifs aux yeux de certains pouvoirs.

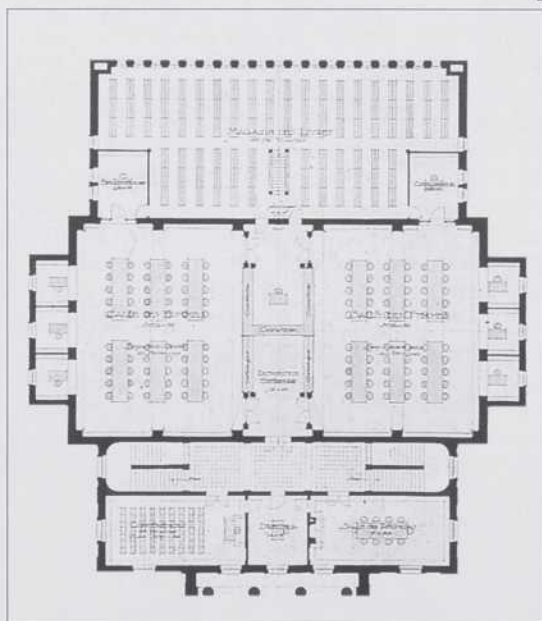
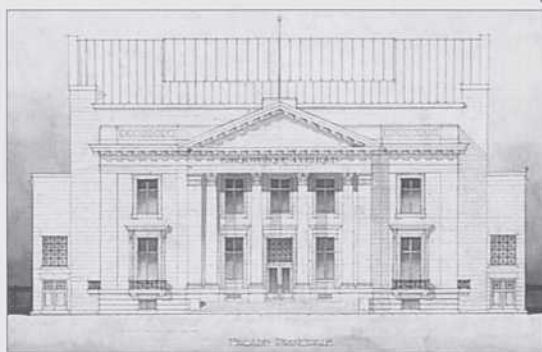
L'Europe n'est pas en reste. L'an dernier, en France républicaine, dans une municipalité en banlieue de Marseille, une bibliothécaire démissionnait pour s'opposer à l'intrusion impertinente du nouveau pouvoir politique d'extrême droite élu à la mairie dans l'acquisition des documents.

## ENJEUX POLITIQUES ET MISSIONS

Symbole de la liberté du peuple grâce au savoir, la bibliothèque, par sa mission, a donc souvent été au cœur d'enjeux politiques. Décision politique s'il en est, la création d'une bibliothèque publique et le rattachement de celle-ci à un réseau sur un territoire donné dépend du projet de société dont on désire se doter. Un réseau national comporte différents éléments et paliers: d'abord une politique de la lecture publique



1. Perspective du projet, version finale, concours pour la bibliothèque Saint-Sulpice, Eugène Payette, 1912, MCCQ.
2. Façade du projet lauréat, concours pour la bibliothèque Saint-Sulpice, Eugène Payette, 1911, MCCQ.
3. Plan du premier étage du projet de Eugène Payette, MCCQ.



et de l'information établit comment se répartissent les responsabilités. Une bibliothèque nationale qui a charge d'acquérir par le biais du dépôt légal la documentation produite sur le territoire; les bibliothèques publiques qui ont pour mission de donner accès au citoyen à l'information et à la culture—elles peuvent, selon les pays, être de responsabilité régionale ou municipale; les bibliothèques académiques répondant aux besoins des curriculum : bibliothèques scolaires, collégiales ou universitaires et finalement les bibliothèques de recherche gouvernementales ou privées qui répondent aux besoins très spécifiques des chercheurs. Ce réseau, qu'on nomme aussi système, encadre la diffusion de l'information et la lecture publique sur un territoire donné. Selon les continents, ces réseaux sont plus ou moins développés et efficaces.

Qui dit réseau national, dit donc vision du rôle de l'institution, vision du développement d'une société. Les bibliothèques nationales illustrent particulièrement ce lien entre enjeux politiques et mission de bibliothèque puisqu'elle tiennent lieu de mémoire de la nation. Le Québec en est un exemple éloquent. La création de la Bibliothèque nationale du Québec en 1967 le démontre clairement: le gouvernement québécois marqua de manière symbolique son désir et sa volonté de s'identifier comme État et nation. Le Canada est l'un des seuls pays au monde à accueillir plus d'une bibliothèque nationale—avec l'Espagne où la Catalogne possède sa bibliothèque nationale, l'Italie avec des bibliothèques nationales à Florence et Rome, la Grande-Bretagne avec les bibliothèques de l'Écosse, et du Pays de Galles. Ce geste d'affirmation des cultures nationales entraîne le dédoublement des missions, la redondance des fonctions et la double obligation du dépôt légal pour les éditeurs.

#### LA GBQ

A l'instar de toute institution similaire, la mission de la Bibliothèque nationale du Québec, avant la création de la GBQ (Grande bibliothèque du Québec) en juin 1998, consistait à acquérir par dépôt légal, traiter, conserver et diffuser les livres, revues, journaux, estampes, affiches, cartes, disques, documents électroniques... publiés sur son territoire, ou publiés à l'étranger et relatifs au Québec ainsi que le développement de collections universelles. (La BNQ n'eut cependant jamais les ressources financières à la mesure de ce volet du mandat). La venue de la GBQ a modifié cette mission en retirant à la Bibliothèque nationale du Québec la responsabilité de la diffusion de la production québécoise et la vocation régionale à titre de soutien au réseau des bibliothèques publiques du

Québec. À ces fonctions, s'ajoute la mission de bibliothèque centrale municipale de la Ville de Montréal.

Le mandat amputé de la BNQ consiste donc maintenant à acquérir, traiter et conserver les documents produits au Québec. Mais qu'est-ce qu'une bibliothèque sans mandat de diffusion? Qu'est-ce qu'une Nationale délestée de son mandat de diffusion? La GBQ deviendra-t-elle à brève échéance LA bibliothèque nationale du Québec, absorbant la fonction de conservation de la BNQ? Que devient la bibliothèque de Montréal amputée de sa centrale? Quelle mission municipale pour la GBQ en remplacement de la bibliothèque centrale de Montréal? Comment s'inscrit la mission de la GBQ dans le réseau québécois des bibliothèques? À quels enjeux politiques répond la GBQ?

#### MISSION: USAGER

Les questions de mission et de structure sont importantes, mais dans la mesure où elles nous permettent de clarifier quelle est la solution optimale pour servir l'utilisateur. À qui s'adressent ces services? Que veut-on comme institution? Quelle structure dessert le mieux les besoins des usagers? L'histoire nous ramène à la multiplicité des usagers des bibliothèques et à leurs multiples besoins. Même si les bibliothèques nationales ont des mandats de développement des collections de recherche, elles s'adressent par définition à l'ensemble de la nation et par conséquent leur mission comporte un volet de service au grand public.

La GBQ, qui intègre la mission de bibliothèque municipale de la Ville de Montréal et la mission de bibliothèque nationale pour la diffusion des collections québécoises, innovera et devra définir son offre de service en fonction de ces différents mandats peu fréquemment reliés et des besoins des diverses clientèles impliquées.

Au-delà des institutions existantes, au-delà des mandats et des structures actuelles, au-delà des querelles, la GBQ ne devra jamais oublier les idéaux qui doivent la guider, ce pourquoi elle existe: diffuser le savoir, offrir au public une institution où il se sent accueilli, reçu et qui lui permet de parfaire ses connaissances, d'affiner sa pensée, de développer son sens critique et également de se divertir. La bibliothèque n'existe pas pour elle-même, pas plus que pour ses dirigeants, seule l'existence de l'utilisateur justifie sa création.

#### LES DÉFIS CONTEMPORAINS MONDE DE CONTRASTES ET DE DIFFÉRENCES

Les bibliothèques n'échappent pas à la complexité du monde contemporain et doivent trouver des convergences et des équilibres qui leur permettent d'arrimer des aspects de leur mission souvent contradictoires.

#### La bibliothèque et l'autoroute de l'information

Comment en effet concilier un rôle d'institution publique et un accès à l'information de plus en plus privé et de plus en plus efficace? Le niveau de pénétration,

encore faible, d'Internet dans les foyers justifie-t-il la présence des bibliothèques? Quel usage fera-t-on des documents numérisés, comment et à quel coût seront-ils accessibles? La gratuité d'accès et le partage des ressources demeureront-ils les principales raisons d'être des bibliothèques? Comment les bibliothèques répondront-elles à ces défis technologiques? Sauront-elles intégrer les technologies et en permettre l'accès au plus grand nombre malgré les coûts souvent très élevés de certaines banques de données accessibles sur Internet ou sur CD-ROM? Réussiront-elles à réduire l'écart entre les *information rich* et les *information poor* qui s'accroît avec la prolifération des nouvelles technologies de l'information?

### Le mythe de l'exhaustivité: Alexandrie

Les premières bibliothèques étaient le fruit de collectionneurs, érudits, savants qui, pour assouvir leur propre soif de connaissance accumulaient, recherchaient et collectionnaient les livres de leur époque. On voyageait, on échangeait les livres. Peu s'en fallait pour que ces collections en arrivent à une exhaustivité quasi certaine, puisqu'avant l'imprimerie, les livres étaient peu nombreux, écrits à la main et reproduits par les copistes des monastères ou des commerçants spécialisés. À l'origine de ce mythe, la Bibliothèque d'Alexandrie, fondée par Ptolémée au IV<sup>e</sup> siècle Av. J.-C., était reconnue pour l'exhaustivité de ses collections: elle était la mémoire du monde. Par décret royal, tout bateau qui accostait au port de la ville devait remettre les livres qu'il transportait afin qu'ils soient copiés.

Ce mythe perdure tant chez les bibliothécaires que chez les usagers qui désirent trouver cette mémoire du monde en un seul lieu. Les bibliothèques contemporaines doivent s'en défendre. L'accès à l'information se doit d'être universel, les collections, par contre sont restreintes en nombre en raison des espaces disponibles réduits et la pratique de l'élagage qui maintient les collections à un niveau de développement proportionnel à l'espace.

### Conservation versus utilisation intensive

Plus près de la mission actuelle des bibliothèques, la conservation de la documentation et la diffusion intensive de l'actualité telle qu'exigée par le public accentue ce sentiment de paradoxe. La première comporte des exigences qui vont dans le sens de la restriction, de la réserve, de la sécurité, de l'obscurité alors que la seconde oppose ses espaces clairs, invitants, son utilisation intensive de la documentation et la détérioration qui s'ensuit.

Paradoxes également dans les usages de la bibliothèques: usage public, usage privé. Usage public par sa fonction même d'ouverture à tous et usage privé par l'utilisation qu'on fait de ses ressources. De plus en plus, l'utilisateur désire, recherche des outils sophistiqués de diffusion de l'information en raison de leur efficacité, de leur rapidité cependant ceux-ci ne sont pensés qu'en fonction d'un usage privé et l'équipe-

ment pour y accéder est individuel.

Dans sa structure même, la bibliothèque doit de plus en plus répondre à des impératifs contradictoires: d'une part refléter la culture locale du milieu auquel elle appartient et d'autre part s'ouvrir au monde par le biais du réseau et se développer en fonction d'objectifs plus globaux répondant aux besoins du réseau. Répondre au petit, intégrer et donner accès au plus vaste. Double défi. Dans ce contexte, l'intégration à un réseau devient donc une nécessité à laquelle les bibliothèques modernes ne peuvent échapper: traitement partagé des documents, prêts entre bibliothèques, développement de collection concerté, numérisation, transmission à distance...

Défi pour les gestionnaires de bibliothèques, défi pour les architectes qui définissent les espaces et les mobiliers rencontrant ces usages, besoins et pratiques contradictoires. Vision globale de la mission de l'institution pour l'architecte mais aussi compréhension fine et aigüe de l'utilisation des ressources disponibles par les usagers. Ces défis ne pourront être dûment relevés que si le dialogue établi entre Phèdre et Eupalinos ne s'élargit à Callimaque<sup>1</sup> ou Borges...

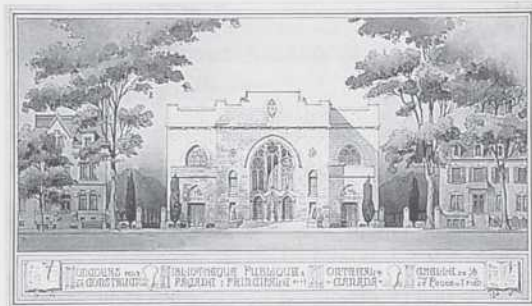
### NOTE

1. Premier bibliothécaire de la bibliothèque d'Alexandrie à établir un catalogue des ouvrages.

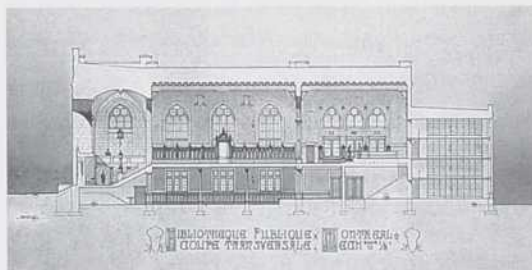
*Bibliothécaire et historienne d'art, Silvie Delorme a œuvré dans les bibliothèques municipales et universitaires. Directrice-générale adjointe de la Bibliothèque nationale du Québec durant quelques années, elle a également travaillé dans le milieu de l'enseignement universitaire au rectorat de l'UQAM. Elle est actuellement consultante dans le domaine des bibliothèques et des arts.*

Le premier défi de la Bibliothèque, surtout d'une Grande Bibliothèque, d'une très Grande Bibliothèque, c'est de classer. Imaginez une bibliothèque sans système de classification. Impossible! Comment trouver ce qu'on veut? La Bibliothèque est donc habitée par une race d'êtres, comme ces poissons aveugles et blêmes des grandes chambres souterraines, toute affairée à inventer des rayons pour ranger les œuvres les plus récalcitrantes, les moins soumises. C'est un travail semblable à celui du dompteur de lion, et avec les mêmes risques. Rares sont les faiseurs de livres qui s'y aventurent. S'ils ne sont pas chassés par cette armée de classeurs, fêrue d'ordre, il seront vite découragés par la présence accablante de leurs concurrents — jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent que la même poussière pèse sur leurs volumes.

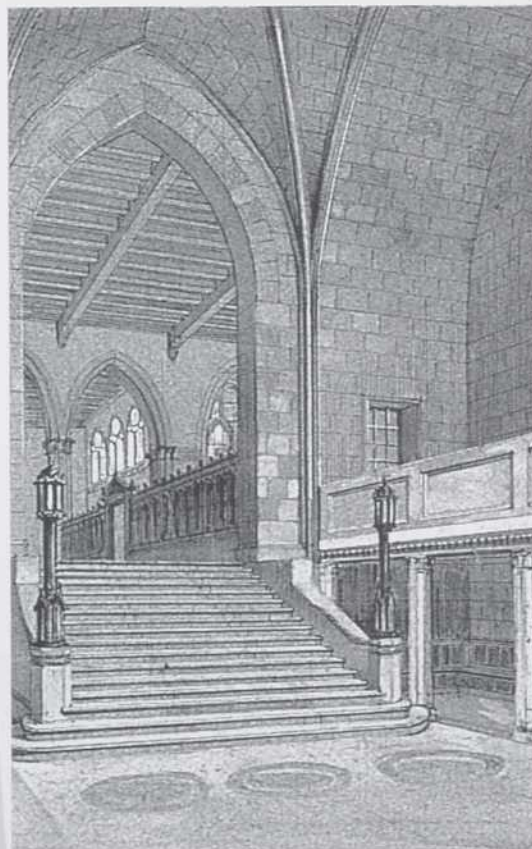
David Hamel, auteur d'*Un singe à Moscou* et deux autres romans, vit à Montréal.



4



5



6

4. Façade principale du projet de J. Omer Marchand, concours pour la bibliothèque Saint-Sulpice, 1911, MCCQ.
5. Coupe transversale du projet de J. Omer Marchand, MCCQ.
6. Perspective intérieure de l'entrée, projet de J. Omer Marchand, MCCQ.

# LA BONNE BIBLIOTHÈQUE

JEAN-LOUIS ROBILLARD

*A-t-on à choisir entre créer un bâtiment spectaculaire, à la programmation hybride et à l'image monumentale ou bien concevoir une bonne bibliothèque qui puisse rayonner par l'innovation de ses services et la qualité de son accueil? Nous parlerons de l'image et de l'usage en architecture et comment elles pourraient guider le concours à venir.*

*«Lire, ce n'est jamais que fixer un point pour ne pas se laisser séduire, et détruire, par la fuite incontrôlable du monde... On lit pour ne pas lever les yeux vers la fenêtre, voilà la vérité.»*

Alessandro Baricco, Châteaux de la colère, Albin Michel éd., 1991.

Une salle de lecture est une pièce, généralement grande, séparée ou non en petites alcôves, qui crée l'ambiance d'être seul à découvrir le mystère d'un livre. C'est une action éminemment intime, égoïste, feutrée, qui, dans notre monde échevelé, ne peut trouver place ailleurs que dans une bibliothèque (je sais qu'on peut lire partout mais il est plus facile de le faire dans un environnement propice à l'isolement.)

Il y aura donc un type de bâtiment qui saura répondre à la nécessité de partager le livre public (qui ne nous appartient pas) entre les mains de tous. Cela exprime une volonté de rendre accessible la collection la plus grande possible du savoir imprimé ou manuscrit, dans des espaces qui favoriseront une consultation singulière.

La catégorisation de ce savoir pourrait s'accommoder du temps, ou de la discipline, par exemple. Mais chaque livre est un destin ou le parcours d'une destinée, qu'elle soit scientifique, sociologique, philosophique ou purement poétique. Une architecture ne saurait facilement en faire le partage.

## L'ARCHITECTURE ET L'IMAGE

Il y a, en cette fin de siècle, un courant, une mode à rassembler de plus en plus de documents en un même lieu. C'était le but de la Grande Bibliothèque de France. De là cette image de quatre tours inaccessibles qui les contiennent. Permettez-moi de ne pas douter que cette image puisse se répéter au Québec alors que nous avons adopté la même appellation de Grande Bibliothèque.

Mais c'est aussi par concours que les architectes devront répondre à cette commande et créer une image (gouvernementale?) qui corresponde à cette nouvelle institution, déjà vénérable, en même temps qu'à nos désirs les plus incongrus de rassembler les hommes plutôt que les livres. Ce qui est marquant dans cette mode des grandes bibliothèques, c'est qu'elles sont conçues comme des « monuments » culturels au temps où l'imprimé est en voie de disparition. Cela donne une impression de « cimetière du livre ». On sait bien que cela est faux car le livre est toujours vivant malgré l'avènement des communications électroniques. Et si c'était vrai, on retrouverait des ordinothèques plutôt que des bibliothèques.

La Grande Bibliothèque d'Alexandrie avait la mission de rassembler « tout le savoir » du monde avant qu'elle ne brûle en 47 avant Jésus-Christ. Papyrus et tablettes (c'était les supports du temps) qui contenaient la somme des écrits philosophiques et religieux, les traités de mathématiques ou d'astronomie etc. Qu'on la reconstruise aujourd'hui devient une mission ou un

rêve qui ne retrouvera jamais l'importance d'antan. Le nouveau projet d'Alexandrie, qui est à l'image du soleil levant ne pourra contenir que les documents qui font référence à l'Égypte et au monde méditerranéen. En plus, elle contiendra un planétarium, un musée des sciences, un centre de formation et un atelier de restauration et de conservation. C'est à se demander si le public ne fréquentera pas le musée des sciences au détriment de la bibliothèque.

La Grande Bibliothèque de France, pour sa part, devait représenter la métaphore du livre ouvert (les tours-dépôts). La rencontre du livre et du lecteur se passe sous terre. L'esplanade aux quatre vents et une forêt de quelques arbres en son centre constitue le plan horizontal qui donne du tout l'image d'une table Parsons... renversée.

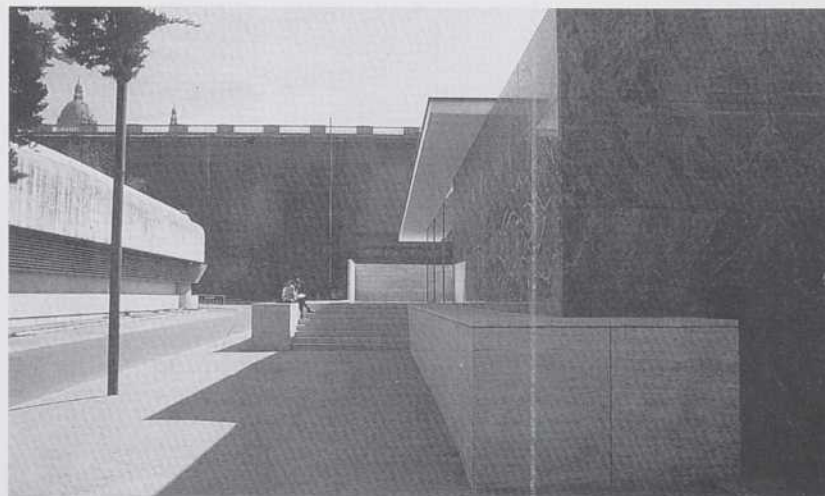
La bibliothèque de Londres « s'est imposée des règles de prospect, de volumétrie, des accords stylistiques draconiens mettant la New British Library à la merci des hauteurs des immeubles sociaux mitoyens et de l'ampleur de la gare Saint-Pancras qui la jouxtent<sup>1</sup> ». Les dépôts de livres occupent les quatre étages en sous-sol. L'image est remplacée par le contexte.

## L'ARCHITECTURE PAR L'IMAGE<sup>2</sup>

La photographie est actuellement le moyen de décrire précisément l'architecture, celle qui nous apparaît comme un langage visuel et verbal. Cependant, l'action du photographe, nettement et selon le rôle qu'on veut lui faire jouer, est de « vider » l'architecture de ses occupants. La monnaie la plus utilisée en architecture contemporaine est celle de l'image de la photographie, pas le bâtiment. La photo raye ou édite les contradictions d'une architecture de façon à présenter l'œuvre « décontextualisée », prête à être appropriée à travers le monde.

L'exemple du pavillon d'exposition (Mies Van der Rohe) à Barcelone est utile à cette argumentation. Il fut construit et déconstruit la même année (1929). En

1. L'image.  
Le pavillon de Barcelone, 1929-1986.
2. La table renversée.  
La T.C.B. de Paris, Dominique Perreault.
3. Le contexte.  
La British Library, Londres, Colin St. John Wilson & Partners.



1986, il fut reconstruit à l'aide de photographies (et de plans). Sur la couverture de la revue *Blueprint*, publiée à cette occasion, une pièce appartenant à la technologie du XX<sup>e</sup> siècle, un joint d'expansion caoutchouté, ressort d'entre les murs de travertin. Pour ajouter à l'ironie, une construction en béton de l'après-guerre a été érigée de l'autre côté de la rue, assombrissant les relations originales avec le contexte.

Peut-on imaginer les photographes essayant d'exclure ce bâtiment des angles de vue? C'est dans la période de 1929-86, alors qu'il n'existait plus, que le « *Barcelona Pavillion* » fut le plus copié. On copiait la photographie. L'œuvre a fait le tour du monde en tant qu'image, ce qui confirme la prédominance du visuel sur le matériel en architecture contemporaine. La photographie architecturale suggère un monde immatériel vidé de ses occupants.

L'absence de gens dans les photographies est la manifestation d'une grande anxiété et d'une incertitude concernant le rôle des utilisateurs et de la technologie en architecture <sup>3</sup>.

#### L'ARCHITECTURE ET L'USAGE

Au Québec l'ensemble de la profession est prêt à tout pour obtenir la plus imposante commande de ces dernières années qui sera attribuée par concours.

C'est sur le plan de l'image que se livrera la bataille du siècle entre les jeunes et les plus vieux architectes parce que le gouvernement en désire une « de taille ». La nouvelle présidente et directrice générale, Lise Bissonnette, le rappelle au moment d'énoncer l'un des objectifs importants de cette institution : « Avoir une présence physique forte <sup>4</sup> ».

Qu'est-ce que ça signifie? Faudra-t-il des volumes consistants, des échappées mirobolantes, une fenestration compliquée pour résoudre l'apparence contiguë des espaces publics et des espaces privés, des locaux de recherche et des salles de lecture, des pénétrations à l'échelle des foules attendues?

En tous les cas, il sera facile d'avoir cette présence forte vu le contexte qui est assez banal : la gare routière *Voyageur*, la façade et l'entrée obscure de l'Uqam (coin Béri), les arrière-cours des commerces de la rue Saint-Denis, etc. Mais il faudra une dose de courage et une ouverture d'esprit de la part des architectes pour créer un bâtiment ou une architecture qui « soit définie par les actions dont elle est le témoin autant que par les espaces qu'elle crée... L'architecture peut encourager diverses formes d'occupation et peut accommoder des usages imprévus <sup>5</sup> ». « Une bibliothèque pour demain, ou après demain, se doit donc d'inclure dans son programme l'instable, la transformation <sup>6</sup>. » Ce qui veut dire que la profession doit absorber de nouvelles idées ou tout le moins expandre les termes avec lesquels elle construit son discours.

#### LA FUTURE PROGRAMMATION

J'entends, entre les roseaux, qu'une pléiade de personnes se préoccupe de concevoir la programmation de cette bibliothèque. Des architectes du Ministère de la Culture et des Communications, des conseillers spéciaux ou non spécialisés, et d'autres peut-être, se battent pour avoir le haut du pavé dans cette énorme tâche. Cette programmation reflétera une variété de « besoins » qui nous ramène à la bibliothèque d'Alexandrie, un caravansérail d'activités qui risquent de restreindre le rôle principal de la bibliothèque.

Le deuxième objectif de Lise Bissonnette est de créer « un lieu de rassemblement à Montréal <sup>7</sup> ». Cela se pourrait que la fréquentation corresponde à une idée de rassemblement mais ce ne saurait être le Festival de Jazz tous les jours.

Je crois que l'objectif de « donner des services de la plus grande qualité possible » reste trop vague et ressemble à la norme ISO 9000. Innovation dans les ser-

vices voudrait dire engendrer de nouveaux espaces. Exemples : 1) créer un atelier de lecture pour les plus jeunes qui, par d'autres media, pourraient atteindre ce but. 2) créer un hall d'accueil qui pourrait en partie devenir un lieu de lecture de poésie ou de conférence qui attirerait les visiteurs qui ne prévoyait pas cette activité. 3) une variété d'espaces de lecture qui correspondrait à différents mode musicaux. 4) créer un centre de journaux et magazines internationaux complet qui pourrait être un lieu de découverte, hors les limites ou contrôles de la bibliothèque et qui serait un espace d'attente et de détente. Etc... Si la Bibliothèque de Montréal sait inventer ce genre de services, elle connaîtra le rassemblement qu'elle cherche.

Donc, pas nécessairement « Grande » la bibliothèque, mais plutôt « Bonne », la bibliothèque. Celle-ci doit favoriser la lecture et engendrer le goût de lire. Est-il possible que la conception de ce bâtiment commence par cet ordre d'idée? Le reste est superfétatoire. Et n'est-il pas plus nourrissant de préférer une B.B.Q. à une G.B.Q.?

#### NOTES ET RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. *Technique et Architecture*, no 384, Juin-Juillet 1989, pp. 128-131.
2. *Quaderns*-no 217 Avril 1997- Tan real, so real-Jonathan Hill  
Les trois paragraphes qui suivent ont été empruntés au texte cité et traduits par l'auteur.
3. Tony Vidler- *The building in pain*-AA files, 1991.
4. *Le Devoir*- 7 août 1998 -Des défis concrets.
5. Bernard Tschumi- *Manhattan Transcripts* (préliminaires).
6. *Technique et architecture*, déjà cité.
7. *Le Devoir*, déjà cité.

#### LE VOYAGEUR

Ce pourrait être le scénario d'un road movie, en quelque sorte l'histoire d'un garçon (22 ans peut-être) passionné de romans d'aventure qui parcourt l'Amérique en autobus (*Greyhound*) parce qu'il trouve dans ces périple le vrai plaisir de lire. Les autoroutes, les paysages, les villes qu'il traverse nourrissent son imaginaire déjà enflammé par les récits qu'il transporte dans une malle (Kerouac, Vonnegut jr, Bellow, Roth, Labro, Poulin, Céline, etc).

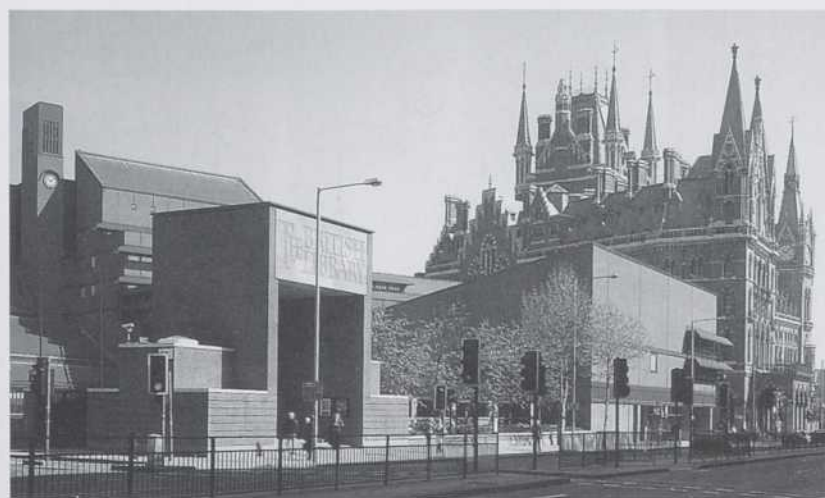
Il ne s'arrête de lire qu'aux étapes qu'impose le chauffeur. Pipl. Café. Ne mange que dans les bous-bous des gares. Il a trouvé le bonheur intégral: un bon fauteuil inclinable, l'air climatisé, le mouvement du véhicule-moteur, les variations de la lumière, un arbre au loin. Il lit, pendant des milliers de kilomètres, du sud à l'ouest, puis vers le nord, dans la pluie et la neige.

Un jour, il arrive à Montréal et découvre, en face du terminus, la Grande Bibliothèque. Il est saisi de vertige, s'y engouffre. Est-ce la fin de son voyage? Le reverra-t-on jamais.

Jacques Godbout



2



3

# DU CONCEPT AU PROGRAMME

GEORGES LEROUX

Département de Philosophie Université du Québec à Montréal

Tout espace public est le lieu de tensions particulières qui le structurent de l'intérieur. Les bibliothèques n'échappent pas à cette loi d'airain, qui interdit de les concevoir sur le modèle toujours déjà trop simple d'une identité déjà donnée, ou d'une représentation idéale. Chacune constitue en effet une réponse particulière à une situation complexe, où la rencontre du programme architectural et des exigences du point de départ peut requérir beaucoup de temps avant de parvenir à une certaine stabilité. Tout le processus de conception de la Grande Bibliothèque du Québec ne peut que tirer les leçons, déjà claires, d'une époque très riche de mises en chantier de grandes bibliothèques à travers le monde. Quand on recense les analyses consacrées à ces grands projets, on ne peut que constater l'importance de la réflexion sur le concept de départ. Quelles sont les finalités? Quels sont les publics? Les missions imposent-elles un cadre strict ou laissent-elles place à des reconfigurations dictées par le développement à venir?

L'histoire de plusieurs grandes bibliothèques contemporaines montre que la fluidité dans le développement et une certaine liberté dans l'invention progressive ont été garantes du succès de ces institutions. C'est le cas, pour citer deux exemples situés aux antipodes, de la Bibliothèque Warburg et de la Bibliothèque d'information publique du Centre Georges Pompidou<sup>1</sup>. Dans le premier cas, le concept est entièrement dominé par un thème intellectuel qui veut s'identifier à la démarche de découverte de son lecteur idéal. Sa structure doit donc être mobile et son histoire montre qu'elle le fut entièrement. La collection fut en conséquence souvent redistribuée selon une configuration épistémique renouvelée, dans une recherche quasi infinie d'un ordre idéal. Dans le deuxième cas, aucun

modèle ne préside à la lecture idéale, de sorte que l'organisation est entièrement centrée sur la fréquentation et l'usage. On peut donc parler de la différence entre une bibliothèque qui incarne une finalité interne, qui la rend disponible à la métamorphose, et une autre qui sert le projet public d'une finalité externe et diversifiée et demeure attachée à un ordre figé, mais selon une structure d'accès modifiable. Même si ces deux exemples, extrêmes en raison de la polarité qu'ils illustrent entre le privilège de la collection organisée et le privilège de l'accès universel, finissent ultimement par se rejoindre, la plupart des institutions contemporaines cherchent à atteindre un équilibre et cette recherche impose des choix.

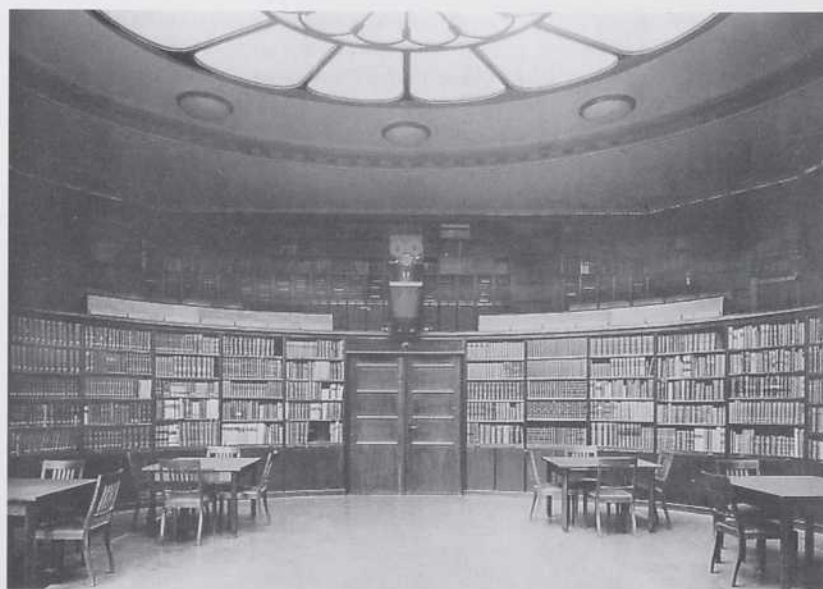
Une réflexion sur la bibliothèque contemporaine doit donc s'amorcer à compter de cet équilibre toujours particulier entre plusieurs pôles, dont l'expérience récente montre qu'il doit demeurer souple et fluide. La diversification des publics lecteurs, la croissance exponentielle des documents, la variété des supports, l'évolution spectaculaire de l'ingénierie électronique de recherche et la variation dans le soutien financier constituent les facteurs les plus importants qui influencent cet équilibre<sup>2</sup>. En fait, ces facteurs le surdéterminent et dans leur exceptionnelle mobilité, ils introduisent des variables qui ne peuvent pas toujours être analysées de manière exhaustive. Néanmoins, ces facteurs ne sont pas à proprement parler constitutifs des tensions de base qui se trouvent au point de départ d'une réflexion sur les bibliothèques. Ils n'en forment que l'armature matérielle et même si on parvenait à les analyser avec toute la rigueur nécessaire, on n'obtiendrait pas encore la structure fondamentale de l'équilibre visé. Dans l'essai qui suit, j'ai tenté d'aller en-deçà de ces facteurs, pour tenter d'exposer des polarités qui semblent plus essentielles. Parmi toutes celles qui se présentent à la réflexion, je me suis concentré sur celles qui me semblent les plus déterminantes pour l'architecture: les structures de la collec-

tion et les structures de l'accès. J'ai laissé de côté des aspects très importants, en particulier la convivialité et l'insertion dans la ville, et notamment la question de la monumentalité, deux aspects qui en général sollicitent les architectes et qui, dans l'essai que je propose, sont intimement liés aux enjeux de base que je discute. Chacune de ces polarités devrait faire l'objet d'une réflexion élaborée, mais dans la mesure où ces tensions sont indétachables l'une de l'autre, j'ai choisi de les présenter dans leur ensemble au risque d'un traitement qui pourra paraître rapide.

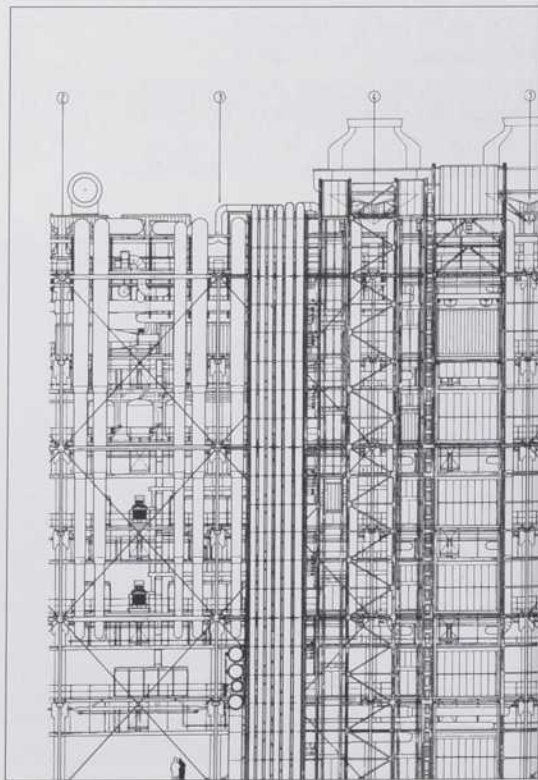
## ENTRE DEWEY ET WARBURG

Le premier registre où ces tensions s'exposent est celui de la collection. Une bibliothèque qui tenterait d'accéder à la pure virtualité, s'annulerait comme bibliothèque et deviendrait un poste de recherche, une station de veille informatique. Dans le langage actuel des théoriciens de l'heuristique informatique, on parle de 'gates' c'est-à-dire de portes d'entrée dans le savoir universel<sup>3</sup>. Le concept de bibliothèque suppose que, quel que soit le degré de complexité arborescente des instruments d'entrée dans l'information, cette information existe au moins partiellement dans un lieu et est accessible. La collection identifie donc la bibliothèque comme son noyau réel et un privilège incontestable revient aux bibliothèques qui permettent l'accès libre aux rayons, par comparaison avec les bibliothèques qui réservent la collection en magasins. Il convient de partir de là et de faire l'hypothèse que les collections ne sont pas engagées dans un processus d'auto-annulation électronique, mais au contraire de sédimentation sélective et de résistance à la redondance.

La nature du document importe peu,—livres, périodiques, disques, cédéroms, etc—la question posée à chaque collection demeure la même partout: quel sera le rapport entre l'organisation matérielle de la collection et son système de classification? Tant que l'œil



1



2

sera requis pour lire, il devra y avoir un support et la collection est l'ensemble classé de tous ces supports, qu'ils soient imprimés ou non. Il n'y a pas de thème plus creux que celui de la fin du livre: le livre imprimé se transforme certes, mais la lecture demeure. Les déterminations provenant de la nature des supports sont matérielles; il est en effet question, par exemple, d'espaces différents pour une collection de périodiques imprimés et pour une collection microfilmée ou sur cédérom, mais chacun voit que cette détermination ne permet pas de progresser vers le concept de bibliothèque équilibrée que nous recherchons.

Pour le discuter, partons de ce simple exemple, qu'on pourra ensuite généraliser. Les périodiques, quel que soit leur système de classification, devraient-ils être regroupés en un lieu unique, une salle des périodiques, ou ne devraient-ils pas être distribués selon des organisations thématiques ou tout simplement selon leur classification? Cette question, très banale, mène à une problématique d'une exceptionnelle complexité, quand on considère l'ensemble d'une collection. L'ordre choisi pour la classification de la collection peut en effet viser d'abord l'accès direct et simple au document. Il suppose alors une porte d'entrée préliminaire: un système de recherche bibliographique, avec des moteurs de recherche diversifiés (auteurs, titres, sujets, mots du titre, etc...). Cet ordre pourrait être aléatoire, par exemple par ordre d'entrée dans la collection, comme cela est le cas dans plusieurs grandes bibliothèques. Mais cette classification ne permet aucun regroupement disciplinaire, encore moins une proximité thématique favorisant la découverte. L'histoire des systèmes de classification (Dewey, Cutter, Library of Congress pour ne citer que les plus connus) montre bien que ces systèmes ont tenté de structurer un exposé universel du savoir, mais qu'ils se sont heurtés aux limites naturelles de toute classification. Cette visée appartient à l'entreprise que représente l'histoire de la biblio-

thèque depuis la Renaissance. Pour les périodes antérieures, nous ne disposons pas d'informations suffisantes pour étudier leur système de classement. Mais dès la fin du Moyen Âge, la bibliothèque apparaît comme une représentation du savoir, dont la finalité est d'exposer cet ordre non seulement de manière logique, mais pour ainsi dire métaphysiquement. Les matières et les disciplines découlent d'un principe suprême, ce qui fait placer la théologie et la philosophie en premier. Les connaissances particulières, dans leur diversité ou dans leur concrétude, ne sauraient être que plus éloignées du principe, conférant de la sorte à ces systèmes une tonalité néoplatonicienne d'une grande richesse. «Si la bibliothèque constitue ainsi, à la façon du savoir qu'elle évoque, un monde continu de l'unité à la complexité, du Principe à la diversité des manifestations, elle est un moyen de réintégration, de la pratique à la réflexion, et de là, à la contemplation<sup>4</sup>» Cette remarque de Jean Roudaut illustre avec clarté le principe immanent qui est actif dans tout système de classification, dès qu'il est question d'y introduire un ordre théorique ou épistémique.

Les grandes bibliothèques contemporaines n'ont guère la liberté de poursuivre dans le détail une finalité de cette nature, tant elles sont déterminées par la masse des documents qu'elles doivent gérer. Elles ne peuvent guère encore se fonder sur une hiérarchie métaphysique, dont le développement du savoir montre depuis longtemps l'extrême relativité. Tout point d'entrée dans le savoir constitue une ouverture potentielle sur la totalité, rendant ainsi entièrement aléatoire le projet d'une hiérarchie disciplinaire. Cela signifie-t-il que les bibliothèques doivent se contenter de constituer des grilles d'accès indifférenciées et purement utilitaires et renoncer à tout concept susceptible d'articuler le rapport du lecteur à l'univers du savoir? La disposition de leurs collections est-elle d'emblée assujettie aux classifications qu'elles choisissent d'implanter?

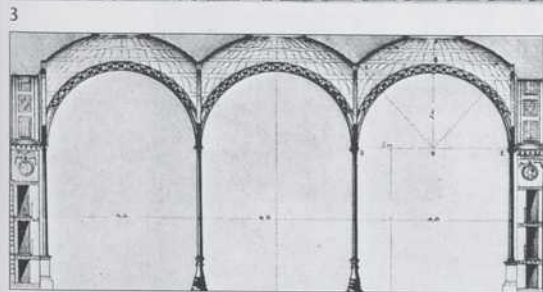
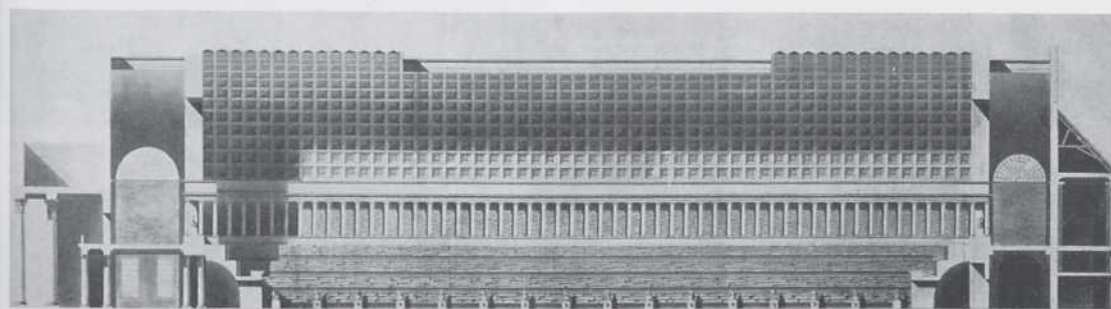
La bibliothèque de Aby Warburg, qui est devenue l'objet de tant de belles études<sup>5</sup>, ne saurait certes constituer le modèle d'une grande bibliothèque publique, mais on ne peut éviter d'y trouver l'inspiration d'une articulation toujours à inventer. Par ses origines et par son programme, elle visait en effet à la fois une saisie unifiée du monde de la pensée, de la littérature et de l'art, et un accès favorisant la découverte par la juxtaposition de documents unis par une proximité thématique. Elle devait représenter, selon les mots du fondateur, une science de la culture. Lorsqu'il y pénétra pour la première fois, Cassirer en fut émerveillé et on rapporte qu'il avait dit craindre de ne plus pouvoir en sortir, tant la disposition par proximité lui semblait riche et stimulante. Il écrivit plus tard: «Dans sa construction et sa structure spirituelle, cette bibliothèque a personnifié la pensée de l'unité et de la cohésion méthodique de tous les domaines et de toutes les tendances de l'histoire de l'esprit<sup>6</sup>».

On a beaucoup étudié comment le concept de Warburg avait évolué, en suivant les divers bâtiments dans lesquels sa bibliothèque fut logée, d'abord à Hambourg, puis à Londres où elle devint le cœur du Warburg Institute<sup>7</sup>. Ce concept était en fait l'héritier de concepts philosophiques antérieurs, et au premier rang de ceux-ci, de la pensée de Francis Bacon dans son *Advancement of Learning* de 1605<sup>8</sup>, repris par Gabriel Naudé dans son célèbre *Advis pour dresser une bibliothèque*<sup>9</sup>. Warburg avait travaillé dans la bibliothèque du séminaire de Strasbourg, et il avait pu voir le mérite d'une collection articulée selon des noyaux thématiques répartis dans des espaces identifiés et distincts. Si le concept de Bacon avait été de distribuer la bibliothèque selon les registres de la Mémoire (Histoire), de l'Imagination (Littérature et arts) et de la Raison (Philosophie et sciences), celui de Warburg allait être un schéma évolutif, mais contraignant pour l'architecture. Une grande salle de forme elliptique, en hommage à Kepler, était reliée à un système de magasins thématiques. On y distinguait quatre étages: l'Image, le Mot, l'Orientation et l'Action, permettant de classer l'art, la littérature, la religion et la métaphysique et finalement l'histoire et les sciences humaines<sup>10</sup>.

Entre les classifications universelles de Melvil Dewey et de Charles Cutter et les principes de Warburg se développe donc tout un spectre de possibilités d'organisation de la collection, qui toutes sont susceptibles d'avoir un effet sur le programme architectural. La puissance des systèmes informatiques ouvrant les portes de l'information est telle qu'on est facilement tenté de leur confier toute espèce de représentation du savoir et de s'en remettre à eux pour guider le lecteur dans la collection. Cette attitude, faut-il y insister, constitue déjà un choix, et non pas une nécessité. Une grande bibliothèque nationale n'est pas nécessairement un gigantesque magasin, rendu accessible par une ingénierie sophistiquée; ce pourrait être une disposition organique et réfléchie, pensée selon une distribution justifiée et fluide, c'est-à-dire modifiable. L'équilibre recherché entre une collection figée et une collection distribuée pourrait lui-même être considéré au point de départ comme un concept en mouvement, rendant possible des reconfigurations ultérieures. Prenant pour acquis que la Grande Bibliothèque du Québec privilégiera les missions de la lecture publique et de la recherche, qu'elle associera selon le concept de ses promoteurs aux missions de con-

«La bibliothèque n'est point un aboutissement. Elle appartient à l'ordre des pierres, celui de la matière perpétuelle dont la recension obstrue la compréhension. Sa finitude n'est que simulacre de l'univers. Créé par l'éclosion primordiale, elle ne disparaîtra qu'à la fin des temps. Ainsi raisonna Alexandre quand il mit le feu à celle de Persépolis. Devenu Dieu mourant, savait-il sans doute que l'univers périrait avec lui.»\*

\* Djamschid al-Chirazi : la fin de la bibliothèque éternelle, traduit du persan par Geoffrey Sandbury, Londres, Hourglass Press, 1897 (texte français établi par Fred A. Reed).



1. Salle de lecture de l'Institut de Warburg, Hambourg, 1926.
2. Centre Georges-Pompidou, façade Est, 1971-1977, Piano et Rogers.
3. Bibliothèque Royale, Paris, France, coupe transversale, 1785, Étienne-Louis Boullée
4. Bibliothèque nationale, Paris, France, coupe, 1868-1869, Henri Labrousse.

servation du patrimoine national, on peut penser que l'accès aux rayons sera universel<sup>11</sup>. La première question qu'on peut poser sera donc celle de l'équilibre de sa configuration. Donnons un exemple: des salles ou des aires identifiées pourraient être consacrées à des domaines du savoir. Un espace «arts», un espace «histoire», un espace «sciences», un espace «administration», un espace «vie pratique», un espace «jeunesse» semblent des configurations plausibles, à l'intérieur desquelles des distributions pourraient être pensées. Et que dire d'un espace «écritures au Québec», d'un espace «actualités»?

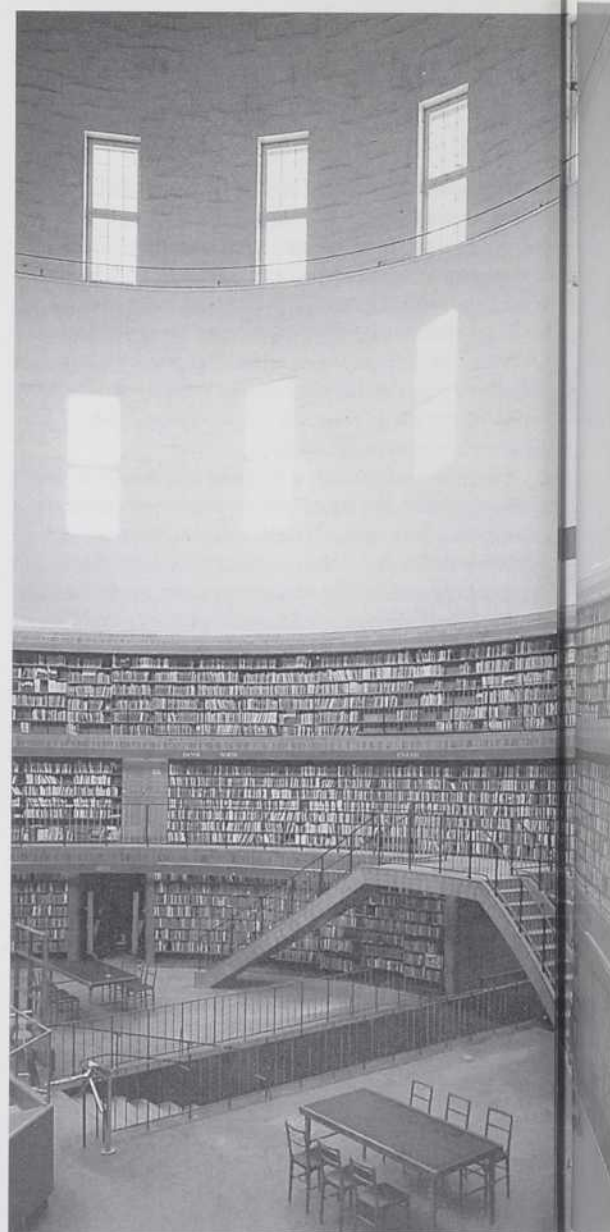
Il y a beaucoup d'arguments pour la présentation d'une collection distribuée et organisée. On peut en évoquer deux principaux. D'abord la formation d'un espace qui, correspondant à une forme de champ, rend l'accès plus simple et plus convivial. La bibliothèque faite d'immenses couloirs, où le savoir universel déroule ses kilomètres linéaires, est facilement oppressante et empêche la formation d'un monde de lecture pour le lecteur. En second lieu, on peut faire le projet de rendre ces découpages mobiles, faisant ainsi du principe des alvéoles de la ruche un principe fluide et dynamique, chacune étant équipée de puissants outils de recherche. Les salles de lecture immenses, qui correspondent aux grands halls de gare du dix-neuvième siècle, tout comme les salles gigantesques de terminaux, semblent un concept du passé. La bibliothèque qui vient est une bibliothèque pensée, qui sans proposer un modèle idéal inspiré d'une philosophie toujours contestable, prend néanmoins le risque d'une articulation, d'une mise en perspective, d'un traçage de chemins de lecture. Bref, d'une géométrie de la pensée proposée au lecteur. Cette bibliothèque est une bibliothèque concrète et libre, mais ce concept n'interdit nullement le renforcement d'un fort secteur de références et l'élaboration de portes d'entrée générales très raffinées. La réflexion proposée ici vise plutôt à esquisser comment on peut dépasser un modèle qui est en train de s'installer partout dans le monde: la collection gigantesque et invisible, inarticulée, accessible par une ingénierie sophistiquée. Ce concept n'est pas inévitable et on peut faire le pari d'un équilibre supérieur. Je cite de nouveau Jean Roudaut: «Toute bibliothèque, avec en elle des objets entre les livres, est un reflet de la conception collective du

savoir; mais également une critique de ce savoir par la révélation de correspondances cachées entre des éléments que leur lieu habituel de classification isole<sup>12</sup>».

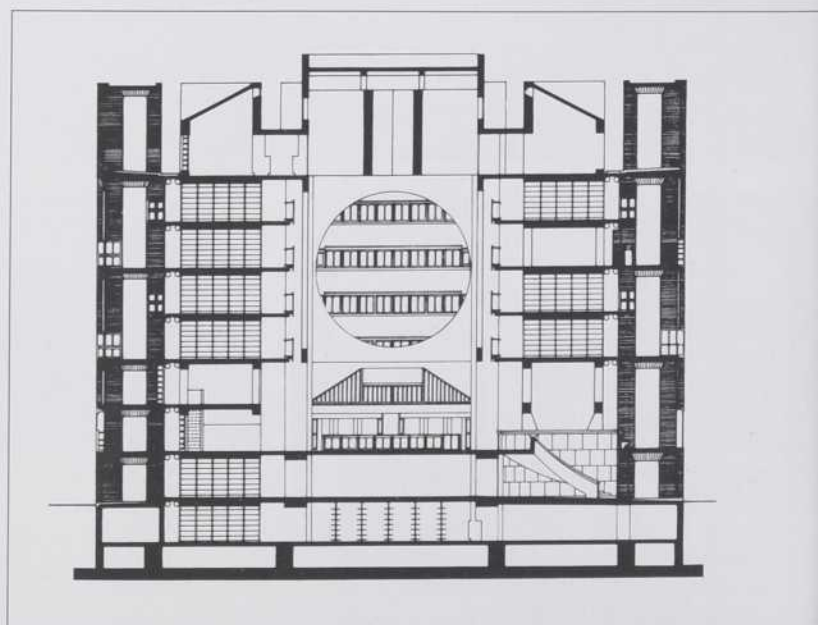
#### DE WARBURG À BORGES

En introduisant ici la grande figure de Borges, on veut d'abord mettre au rang des tensions formatrices de la bibliothèque à venir l'idéal spéculatif de la bibliothèque universelle. Nul mieux que lui n'a exposé ce que cet idéal a de provocateur pour l'esprit, en identifiant la fiction d'un monde pensé et connu dans sa totalité à l'utopie de la bibliothèque universelle. Chaque fragment de savoir est pour ainsi dire déposé dans un morceau d'écriture, et cette fragmentation est en mouvement perpétuel vers sa reconstitution infinie et impossible. Toute bibliothèque constitue à cet égard une sorte de thérapie primitive, un premier échafaudage où la construction de l'encyclopédie montre à la fois ses fissures et son intolérable arrogance. Chaque livre n'est jamais qu'un effort limité, partiel, de produire un savoir ou une interprétation, et la bibliothèque introduit la première compensation de cette partialité; elle indique que cette partialité n'est pas définitive ou irrémédiable. En ce sens, la bibliothèque introduit dans la civilisation la conviction concrète que l'entreprise du savoir et de la connaissance est une entreprise en cours dans l'histoire, donnant ainsi tout son relief à la phrase de Pliny le jeune: «N'était l'existence des livres, la culture humaine tomberait dans l'oubli aussi rapidement que l'homme lui-même.<sup>13</sup>»

La fiction borgesienne n'est peut-être plus une fiction. En un sens, l'introduction du concept de bibliothèque virtuelle lui donne un relief inattendu, dans la mesure où des instruments électroniques de toutes natures se présentent comme le remplissage des lacunes insupportables de toutes les collections réelles. La discussion technique des structures de cette bibliothèque virtuelle, dont le principe repose sur la numérisation d'un nombre croissant de documents et de la croissance exponentielle des réseaux d'hypertextes, alimente actuellement un grand nombre de revues spécialisées. L'accès à l'information sera, de toute évidence, démultiplié par la croissance de toiles et réseaux de toutes sortes<sup>14</sup>. La bibliothèque qui vient ne peut donc éviter de rechercher sur ce registre de la virtua-



5. Bibliothèque Exeter, USA, vue intérieure, 1967-1972, Louis Khan..
6. Bibliothèque Exeter, USA, coupe.
7. Bibliothèque municipale, Stockholm, Suède, coupe, 1918-1927, Gunnar Asplund.
8. Bibliothèque municipale, Stockholm, Suède, vue intérieure.
9. Projet pour la bibliothèque de Jussieu, Paris, 1993, Rem Koolhaas.



lité un équilibre particulier. Les profonds bouleversements dont nous sommes témoins sont comparés à juste titre à l'invention de l'imprimerie et même de l'écriture; nul ne peut prévoir comment le concept même de lecture va évoluer, et en particulier le rapport au support. Des problématiques aussi complexes que celles de l'acquisition et de la conservation dans une bibliothèque nationale comme celle de la France se trouvent redoublées du fait de l'introduction de cette perspective virtuelle<sup>15</sup>. On verra en effet se multiplier des supports non imprimés, dont on affirme parfois qu'ils constitueront l'objet essentiel des bibliothèques du prochain siècle.

Cette discussion, pour l'instant, semble immaîtrisable<sup>16</sup>. Les meilleurs experts émettent des opinions contraires, rendant à proprement parler prématurée toute décision qui choisirait d'investir un pôle ou l'autre du développement en fonction de cet idéal de virtualité. Mais ce concept de virtualité est lui-même en évolution, et plusieurs domaines d'application semblent en voie d'être précisés: on parle de virtualité dans l'accès de recherche, de virtualité dans le support. Dans le premier cas, c'est l'heuristique qui est virtuelle, c'est-à-dire virtuellement exhaustive et parfaite; dans le second cas, il s'agit de l'information elle-même, rendue disponible par un transfert électronique de son site réel à sa destination virtuelle. Aucune bibliothèque ne peut en conséquence faire l'économie d'une réflexion sur l'équilibre entre le choix dans l'acquisition et les ressources accordées aux instruments de la virtualité.

Cette tension se superpose à la précédente et vient en quelque sorte la troubler: tout investissement dans le virtuel ne peut que s'opérer au détriment d'une organisation concrète, d'un chemin réel tracé dans la collection et seule l'expérience progressive de la lecture pourra indiquer si la virtualité infinie de l'accès et du support trouve ses limites dans les capacités du lecteur. Ce lecteur concret n'est pas le lecteur virtuel de l'ingénierie de recherche; il cherche à lire ce dont il a besoin, ce qui l'intéresse et éventuellement ce qui est le meilleur sur un sujet donné. Il ne peut espérer lire tout ce qui existe, mais seulement ce qu'il peut absorber et qui contribuera au projet qu'il forme pour lui-même. Quand on écrit, par exemple, que «c'est au carrefour des machines à lire, des machines à penser et des bibliothèques numériques que se préparent les configura-

tions de lecture-écriture de demain et que se redéfinissent parallèlement les missions des bibliothèques<sup>17</sup>», on ne fait que placer un cadre très vaste dans lequel aucun lecteur fini n'a encore circonscrit sa place. Les masses virtuelles d'information sont pour lui précisément cela, des masses; à plusieurs égards, on peut les comparer à la nourriture qu'il pourrait ingérer, mais qu'il devra choisir. Il faut d'abord avoir faim, et ensuite pouvoir ingurgiter et digérer. Un accès virtuel, une disponibilité infinie n'existe donc qu'abstraction pour un lecteur virtuel et infini, pour Dieu peut-être, mais pas pour le lecteur concret et fini.

Dans une grande bibliothèque publique, qui ne saurait s'identifier à une bibliothèque universitaire ou à une bibliothèque spécialisée, cette tension présente la forme d'une polarité entre le concret et l'abstrait. Chaque lecteur représente le projet individuel d'un chemin dans la connaissance et dans l'écriture qui sera le projet particulier de son existence de lecteur. La vie de lecture et d'étude constitue certes une visée élevée dans l'existence fortement turbulente du médiatisme généralisé, et le rôle de la bibliothèque n'est certainement pas de contribuer à cette agitation en investissant dans le projet illusoire d'une animation reposant sur une quincaillerie<sup>18</sup>. Nous aurions alors des arcades vidéos pour citoyens désœuvrés. La bibliothèque est au contraire l'instrument progressif de la formation du citoyen libre et réfléchi. La bibliothèque lui est nécessaire non seulement parce qu'il ne dispose pas des moyens d'acquérir pour lui-même tous les livres qu'il voudrait lire, mais d'abord et avant tout parce qu'elle les lui fait connaître et les lui présente concrètement et réellement. Ce qu'on dit ici des livres vaut évidemment de tous les autres supports concrets.

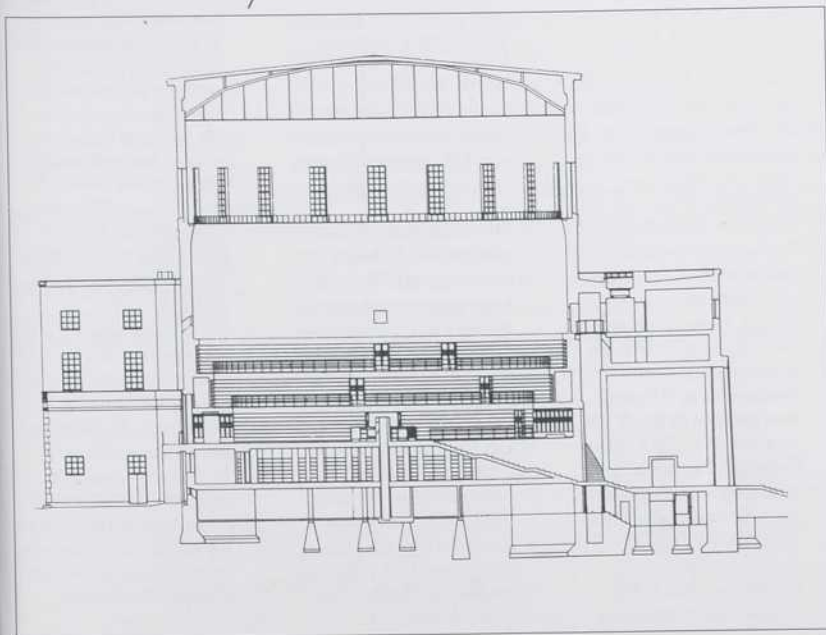
Par rapport à cette existence dans la lecture, une vie de culture que la bibliothèque a pour mission de renforcer, quel est le rôle du support abstrait? Ce support met en présence de l'infini autant qu'il opère la confrontation avec l'inaccessible. Les littératures nationales de pays lointains, souvent non traduites, les savoirs spécialisés produits dans des langues qu'on ne lit pas ou dans des langages pour lesquels on n'est pas formé ne sont que les exemples les plus patents de ce qui est virtuellement accessible, mais uniquement de manière abstraite. La réconciliation avec la finitude de l'existence de

lecteur dans une culture donnée se trouve donc invinciblement mise en tension avec l'ouverture universelle, et la fonction de l'instrument virtuel est d'abord et avant tout de déployer l'horizon sur lequel une culture concrète peut espérer se développer, et non pas de l'écraser dans un tout indifférencié qui ne peut que la déprimer.

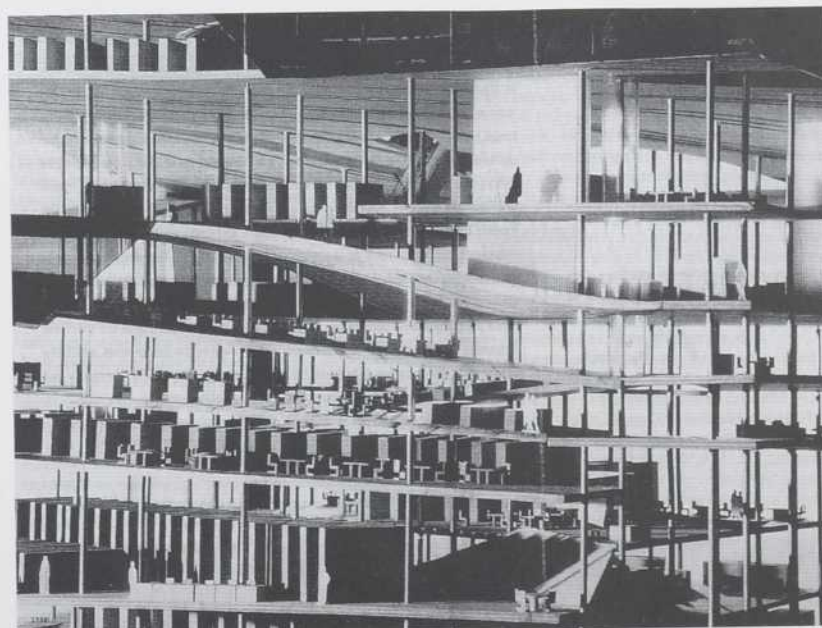
Les conséquences pour l'architecture de cette polarité sont certes moins apparentes que celles qui découlent de la classification, mais elles me semblent néanmoins considérables. Il est en effet question ici de l'importance relative des espaces consacrés à l'informatique, aux activités purement heuristiques, aux transferts de l'électronique à l'imprimé. Ces espaces, dont les qualités de convivialité ont été accentuées dans plusieurs projets récents<sup>19</sup>, doivent également comprendre des espaces de formation et d'interaction avec le lecteur servi à son domicile par un serveur internet. Donnons un exemple: plusieurs bibliothèques ont investi dans des collections de périodiques archivées sur microfilm, ou encore sur microfiches. Ces supports vont décliner et être remplacés par des supports encore plus légers, et accessibles sur un terminal. Comment prévoir et gérer, dans une bibliothèque publique, le développement de ce type d'accès? Comment renforcer, dans l'espace de la bibliothèque, la qualité de la lecture d'un document transférable? Comment assurer enfin la transition de la bibliothèque vers la médiathèque généralisée, où tous les supports auront leur égale légitimité, sans déstructurer le concept même de la bibliothèque, c'est-à-dire le concept de la lecture pour la culture, du livre et de l'imprimé pour l'information et la réflexion? Chacun sait comment naviguer sur internet ne s'apparente pas toujours, ni même souvent avec la lecture, mais personne ne se sent capable d'effectuer un clivage strict entre l'ordre des livres et l'ordre des nouvelles représentations de l'information et du sens. Chacun sait cependant que la médiathèque généralisée risque de se transformer en salle d'amusement généralisée. La décision architecturale apparaît donc ici aussi cruciale que dans le monde concret de l'imprimé lui-même: il est question de produire cet équilibre entre le livre et ce qui émerge de lui, entre l'imprimé et le digital, entre le concret et l'abstraction virtuelle. La limite de cette polarité est évidemment vertigineuse puisqu'elle atteint, en son principe, le passage de l'information à la pensée.



7

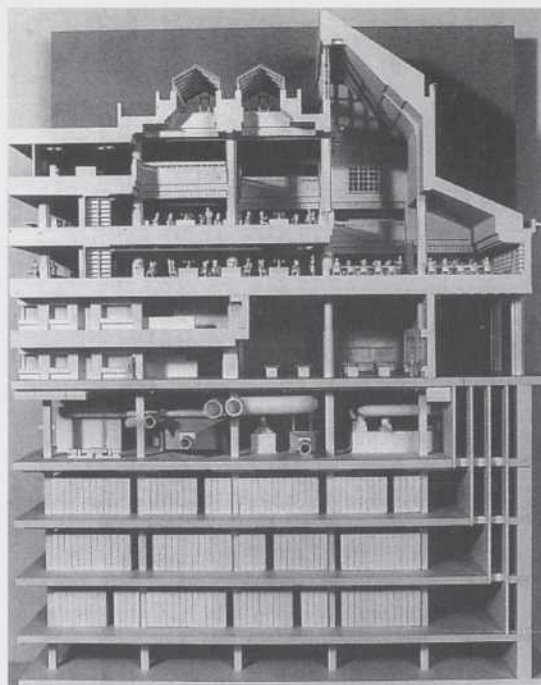


8

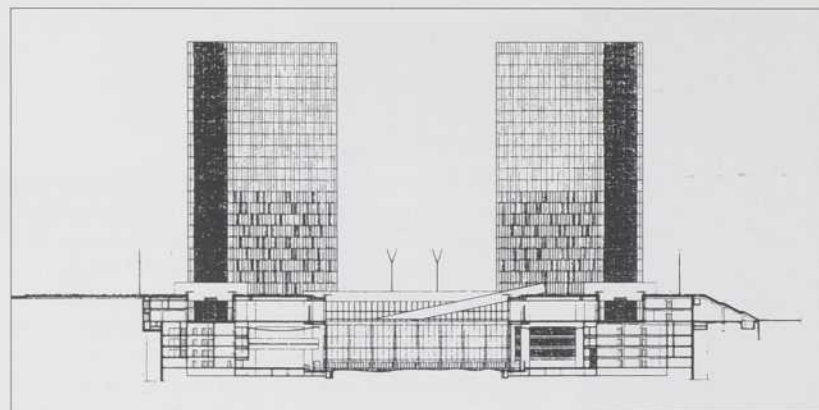


9

Faisant retour sur ces deux polarités de structure, que j'ai présentées comme des tensions qui engagent l'architecture, on ne peut que constater à quel point il s'agit d'enjeux réflexifs, et pas seulement d'attention au développement technologique<sup>20</sup>. Certes, la bibliothèque contemporaine est l'objet de contraintes financières importantes, qui lui interdisent d'entretenir le rêve de l'universalité. Mêmes les plus grandes y ont renoncé, et à cet égard l'introduction de la virtualité vient compenser cette finitude incontournable. Mais même si une grande bibliothèque pouvait disposer de crédits rendant possible l'acquisition universelle, elle devrait encore décider de sa structure et de la place qu'elle veut donner à la virtualité heuristique, c'est-à-dire à l'exposition de tous les liens possibles d'un hypertexte généralisé. On pourrait, en un sens, se féliciter de ne pas disposer de ces moyens-là et de se trouver placés dans une situation mieux définie. La bibliothèque publique sert le public, en même temps qu'elle le forme: elle n'est donc pas qu'un entrepôt, elle n'est pas qu'un instrument. Dans les domaines de la connaissance, elle constitue une proposition particulière, celle de la culture qui lui donne naissance. On peut se prendre à rêver pour la Grande Bibliothèque du Québec d'une collection pensée et articulée, offrant précisément ce chemin formatif de la lecture. Des espaces déterminés et fluides, des aménagements conviviaux où ce chemin formatif pourra trouver aussi bien le silence solitaire que la conversation et le partage, aussi bien l'accès universel que le guide dans le texte général de la culture, autant l'instrument que la formation, autant la mémoire et l'archive que les semences du futur.



10



11

10. British Library, Londres, Angleterre, maquette montrant la relation entre l'entreposage et les salles publiques, Colin St John Wilson & Partners.  
11. Bibliothèque nationale, Paris, France, coupe transversale, Dominique Perreault.

## NOTES

- Bilan présenté dans l'ouvrage publié sous la direction de Michel Melot, *Nouvelles Alexandries: les grands chantiers de bibliothèques dans le monde*. Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 1996, 399p. Ce recueil présente une quinzaine de grands chantiers, notamment ceux d'Alexandrie, de Copenhague, de la British Library, de Pékin et de Paris.
- Voir l'étude de Martine Blanc-Montmayeur, *La Bibliothèque publique d'information vingt ans après*, dans le *Bulletin des Bibliothèques de France* 41(1996) 32-35, numéro spécial «Architecture et bibliothèques». La discussion très riche qui a eu cours en France depuis une dizaine d'années à l'occasion de la mise en chantier de la Bibliothèque de France a donné lieu à plusieurs publications, notamment dans la revue *Le Débat*; voir le numéro 48 (janv./févr. 1988), pour le dossier Sauver les bibliothèques, où les questions de politique de la lecture publique croisent celles de la collection nationale; également les numéros 51(1988) et 55(1989).
- Les études réunies par J. Roelants Abraham (*La Bibliothèque universelle. Défis technologiques. Actes du Colloque international de Bruxelles, février 1996*. Bruxelles, Centre de lecture publique de la Communauté française, 1996) donnent un bon aperçu des paramètres technologiques qui doivent être pris en considération et de l'évolution vers une technologie de l'environnement de recherche. Voir également, sous la direction de Michèle Rouhet, *Les nouvelles technologies dans les bibliothèques*. Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 1996.
- Voir par exemple Lawrence Dowler, *Gateways to Knowledge. The Role of Academic Libraries in Teaching, Learning and Research*. Cambridge, Mass, MIT Press, «Digital Libraries», 1996. Également David McKitterick, *La bibliothèque comme interaction: la lecture et le langage de la bibliographie*, in Marc Baratin et Christian Jacob, *Le pouvoir des bibliothèques*. Paris, Albin Michel, 1996; pp. 107-121.
- Ce sujet a été l'occasion de plusieurs riches études; on pense par exemple aux travaux recueillis dans l'ouvrage préparé par Marc Baratin et Christian Jacob. *Le pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*. Paris, Albin Michel, 1986; pp. 325-338. Salvatore Settis, conservateur du Musée Getty, travaille à l'édition du Nachlass de Warburg et il a reconstitué la généalogie du principe de la bibliothèque; voir son étude, Warburg continuatus: description d'une bibliothèque, in Marc Baratin et Christian Jacob, *Le pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*. Paris, Albin Michel, 1996, pp. 122-173. Raymond Klibansky, dans son entretien publié avec Christian Jacob, évoque de manière synthétique l'héritage de Warburg; voir Regagner Athènes à partir d'Alexandrie?, dans *Alexandrie. III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Tous les savoirs du monde ou le rêve d'universalité des Ptolémées*. Autrement, Novembre 1992, série Mémoires, no. 19; pp. 231-245. Voir enfin un essai introductif intéressant, Giorgio Agamben, *Aby Warburg et la science sans nom*, dans son livre *Image et mémoire*. Paris, Hoebeke, 1998, pp. 9-43.
- Ernst Cassirer, *Individu et cosmos dans la philosophie de la Renaissance (1927)*. Traduction de Pierre Quillet. Paris, Éditions de Minuit, 1983.
- L'étude la plus récente et la plus complète demeure celle de T. von Stockhausen, *Die Kulturwissenschaftliche Bibliothek Warburg. Architektur, Einrichtung und Organisation*. Hamburg, 1992, qui recense l'évolution précise de tous les sites.
- Francis Bacon. *Du progrès et de la promotion des sciences*. Traduction de Michèle Le Doeuff, Paris, Gallimard, 1991.
- Gabriel Naudé, *Advis pour dresser une bibliothèque, Précédé de l'Advis, manifeste de la bibliothèque érudite par Claude Jolly, directeur de la Bibliothèque de la Sorbonne*. Paris, Aux amateurs de livres, 1990 (1644), 164 p.
- Voir l'étude minutieuse de Settis, *op. cit.*, pp. 132-147, qui retrace l'évolution du concept selon les architectures que ce concept commandait.
- Voir le texte du Rapport du Comité pour le développement d'une très grande Bibliothèque, *Une grande bibliothèque pour le Québec*. Québec, 1997; pp. 89-91. Dans la discussion finalement assez courte qui a entouré le concept, l'essentiel s'étant concentré sur le choix du site, je retiens principalement l'intervention de l'historien Yvan Lamonde (*Le Devoir*, 10 novembre 1997) qui a critiqué sévèrement l'ambiguïté du mandat. Je ne me prononce pas ici sur cette question, qui ne peut qu'avoir des conséquences pour l'architecture, mais je dois constater que les arguments de Lamonde sont demeurés sans réponse.
- Jean Roudaut, *op. cit.*, p. 48.
- Jorge Luis Borges, *La bibliothèque de Babel*, dans *Fictions*. Traduction Ibarra. Gallimard, 1957; pp. 97-108.
- Histoire naturelle*, XIII, 68.
- Voir par exemple l'ouvrage de Walt Crawford et Michael Gorman, *Future libraries: dreams, madness and reality*. Chicago, American Library Association, 1995. Également, sous la direction de Charles R. McLure, et alt. *Libraries and the Internet: perspectives, issues and challenges*. Westport, Mecklermedia, 1994.
- Voir par exemple Bruno Blasselle et Jacqueline Melet-Sanson. *La bibliothèque nationale, mémoire de l'avenir*. Paris, Gallimard, «Découvertes», 1990.
- Une excellente introduction peut être trouvée dans la section «Navigations hypermédiées», regroupant un ensemble de contributions au catalogue de l'exposition *Tous les savoirs du monde. Encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXI<sup>e</sup> siècle*, publié sous la direction de Roland Schaefer. Paris, Bibliothèque nationale de France et Flammarion, 1996; pp. 460-481.
- Jean-Didier Wagneur, De la numérisation à la bibliothèque virtuelle, dans Roland Schaefer, *op. cit.*, p. 461.
- Dans son livre sur *l'État culturel* (Paris, de Fallois, 1991), l'historien Marc Fumaroli dresse un portrait caricatural de la Bibliothèque publique d'information, en opposant précisément le lecteur studieux et le misérable en mal de divertissement. Ce portrait se montre peu sensible aux missions de formation d'une bibliothèque publique, en particulier au passage du statut de non-lecteur à celui de lecteur (voir pp. 201 ss). Pour un plaidoyer en faveur de la lecture publique, voir les écrits de Noé Richter, en particulier *La conversion du mauvais lecteur, suivi de La naissance de la lecture publique*. Marigné (France), 1992.
- Voir les exemples étudiés dans le dossier *Architecture et bibliothèques*. Paris, «Bulletin des Bibliothèques de France», 41(1996).
- Voir l'essai de Pierre Franqueville, *Contre la bibliothèque idéale*, dans le numéro *Architecture et bibliothèques* du *Bulletin des Bibliothèques de France* 41(1996) 36-42, qui insiste à juste titre sur l'importance pragmatique de l'usage et sur la nécessité d'une mission de sociabilité urbaine soutenant la mission d'information.

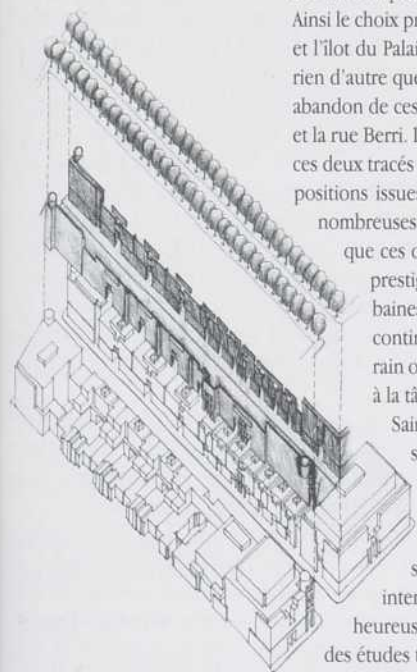
# La bibliothèque et la ville

GEORGES ADAMCZYK

Le projet de construire un édifice tel que celui d'une grande bibliothèque à vocation municipale et nationale dans la métropole du Québec appelle immédiatement à se pencher sur sa localisation dans l'espace urbain. Un immeuble de 30 000 mètres carrés, visible et accessible, exige au préalable ou du moins en parallèle à la définition de son programme, d'en peser tout l'impact sur la culture bâtie d'une ville, en terme d'architecture, d'art urbain, de paysage et de stratégie urbanistique. La seule recherche d'un terrain vacant bien placé et bien desservi par les réseaux de transports ne fait pas un site au sens premier du terme. En fait, la bibliothèque fera son site. Ainsi le choix proposé entre l'îlot Balmoral près de la Place des Arts et l'îlot du Palais du Commerce dans le Quartier Latin ne nous dit rien d'autre que ce que nous savons déjà sur la condition de quasi abandon de ces deux voies urbaines que sont la rue Jeanne-Mance et la rue Berri. De la terrasse Sherbrooke, jusqu'au Vieux-Montréal, ces deux tracés urbains demeurent problématiques malgré les propositions issues de l'établissement d'un plan d'urbanisme et les nombreuses études qui lui ont succédé. Il est cependant évident que ces deux rues, vues un court moment comme «rues de prestige», ne peuvent être reconnues comme figures urbaines sans les aborder virtuellement comme des parcours continus. Répondre à l'arrière du Musée d'art contemporain ou à la bordure de la gare des autobus ne peut suffire à la tâche. Ces rues ne s'arrêtent pas aux intersections de Sainte-Catherine ou de De Maisonneuve. De plus, la présence de la bibliothèque ne sera pas sans effet sur les transformations possibles des édifices auxquelles elle fera face.

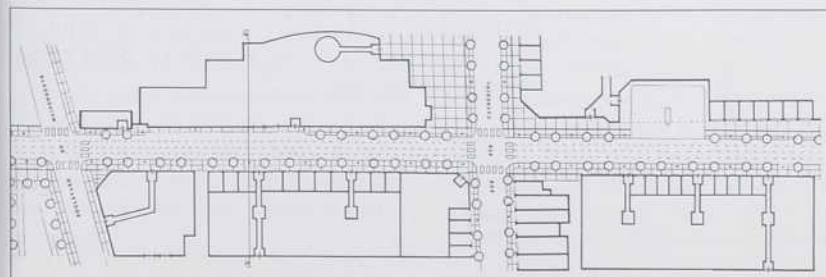
Ces observations élémentaires conduisent à plusieurs points qui nous apparaissent importants et qui interpellent une diversité d'acteurs qui ne semblent malheureusement pas avoir été mobilisés autrement que pour des études très sectorielles sur la réunion des programmes des bibliothèques pour en faire une et pour quelques consultations publiques où peu de considérations ont été accordées aux enjeux urbains d'un tel projet.

Aucun programme d'accompagnement n'a été envisagé concrètement, que ce soit pour l'aménagement des rues proprement dit ou pour des éléments programmatiques susceptibles d'apporter la dimension publique et civique attribuée à ce futur édifice. À titre d'exemple, on pourrait évoquer des activités complémentaires au niveau de la rue : expositions, librairies, auditorium, cafés, services publics (Éditeur du Québec, Bureau de tourisme, associations d'écrivains et de bibliothécaires, etc.) Par ailleurs, on n'a pas fait mention des projets en cours. D'un côté, le quartier de la fourrure, l'îlot Anderson, l'agrandissement du Palais des Congrès. De l'autre, le faubourg Saint-Laurent, la «station centrale», le Carré Viger et la porte de Québec. Envisager la Bibliothèque dans son contexte urbain, c'est aussi saisir les changements susceptibles de se produire sur ce contexte et offrir d'y contribuer positivement en tant qu'institution publique. Cela dépasse de loin le souci d'être branché sur le réseau du métro et le choix entre une TGB présidentielle ou un Centre Georges-Pompidou. D'ailleurs, soyons logiques. Pour répondre à



1

1. Le couloir Berri, Gauthier Guité, Roy, architectes et Cardinal, Hardy, Lestage inc., 1988.
2. L'avenue Métropolitaine, la rue Jeanne-Mance, Alan Knight et al., UDM, 1996.
3. Archéologie et reconstruction du boulevard Berri, Annie Lebel, 1987.



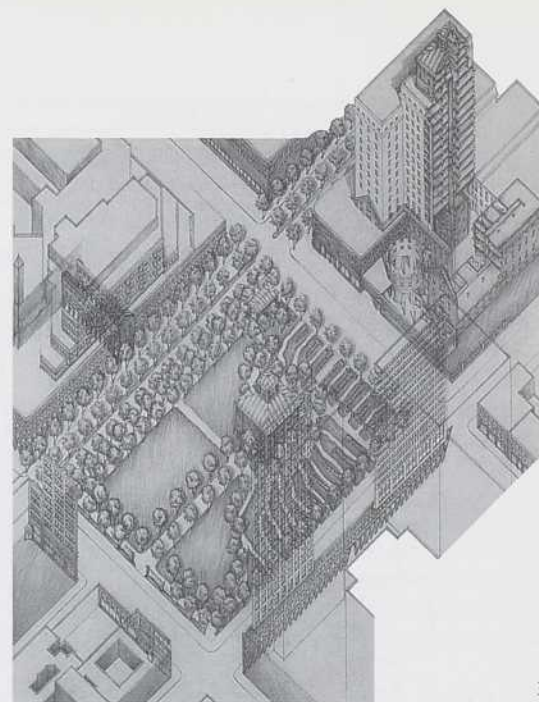
2

l'article de Marcel Fournier paru dans Le Devoir du 8 mai 1998, l'îlot Balmoral se prête plus volontiers à l'image d'un projet monumental associé à la «haute culture» et aux rêves désuets d'un Québec en voie de disparition tandis que le Quartier Latin représente bien le Québec contemporain tel qu'il s'exprime à Montréal et non pas ce Québec traditionnel que croit encore y voir le sociologue de la Montagne. Ce «Marais», c'est déjà Beaubourg aujourd'hui. Il suffit d'y aller faire un tour.

En fait, ce choix restreint à deux terrains nous invite à une lecture trop sommaire de la ville, comme si tout se passait entre l'est et l'ouest. Montréal, c'est bien entendu une ville qui s'étend du fleuve vers la montagne, du Vieux-Port vers les quartiers populaires qui gravissent les côtes pour occuper le flanc est du mont Royal et y fabriquer ce Plateau qui porte si bien son nom. Pour une histoire de l'architecture de la ville, c'est sur les rives du fleuve que tout débute. Ainsi, on aurait pu, en premier lieu, s'interroger sur la possibilité d'établir la Grande bibliothèque sur les quais du Bassin de l'Horloge, à l'emplacement actuellement occupé par le hangar n°16, à proximité d'une nouvelle station de métro. Voilà un grand projet. Mauvaise idée sans doute, car trop de juridictions aux intérêts contradictoires auraient à se rallier autour d'un tel projet. Cependant, convenons qu'il s'agit bien ici d'un site, d'un paysage, d'un lieu riche en mémoires et significations et ouvert sur l'avenir.

En limitant la «vision urbaine» du projet et en réduisant le nombre des intervenants, on fait l'économie de tout un pan de la culture du projet tel que mené depuis près d'une décennie par l'ensemble des métiers de la ville : ingénieurs, urbanistes, architectes de paysage, designers, architectes, gestionnaires, groupes de citoyens, universitaires et étudiants... La liste est longue quand vient le temps de faire le compte de tous ceux et celles qui ont contribué à façonner une stratégie pour l'avenir de Montréal. Tout ceci ne peut se jouer sur le seul choix d'un «site» et l'espoir d'un concours d'architecture. La ville, c'est beaucoup plus que des terrains à bâtir dans l'attente de quelque génie du crayon. Ainsi, on s'étonne de se trouver à ne pouvoir discuter que de deux emplacements sans même se questionner sur le fait qu'il ne suffit pas qu'ils soient en milieu urbain pour devenir propices à l'urbanité. En effet, ces deux emplacements résiduels souffrent de l'incapacité à configurer clairement le dessin des deux rues qui les joutent et qui sont dédiées massivement à la circulation automobile. Les parcelles unifiées favorisent plutôt la frontalité que la latéralité, ce qui contredit l'idée même d'une rue. On pourrait y voir des fragments de boulevards ou d'avenues. En fait, dans les deux cas, on réalise sans peine qu'il s'agit de projets abandonnés en cours de route et dont il convient aujourd'hui de se reposer la question de la pertinence et de s'interroger sur la figure latente générée par ces vides. C'est sans doute pour cette raison que la ville de Montréal s'est dotée de cet instrument qu'est le plan d'ensemble pour orienter son développement futur et en particulier celui de ces secteurs : la Place des Arts et la Place Berri. On peut donc s'étonner de l'absence de références à des études urbaines statuant sur les espaces publics, telles que celles qui ont été élaborées au fil des ans par le service d'urbanisme et ses consultants pour divers quartiers (Faubourg Québec, Faubourg des Récollets, Faubourg Saint-Laurent, Canal de Lachine, Marché Atwater, etc.) L'un comme l'autre, écartés du centre des affaires, orientés en façade vers le nord-est, ces deux emplacements n'ont pas su répondre aux études de marché qui voulaient les consacrer tantôt à des usages de bureaux, tantôt à des usages d'habitations. Le projet d'une grande bibliothèque peut donc apparaître comme une aubaine immobilière, une occasion de faire disparaître le vide terrifiant et le sentiment d'un espace urbain totalement désarticulé.

A priori, le besoin d'une intervention majeure s'impose plus sur l'axe Jeanne-Mance. Plusieurs projets sont en discussion et tout se prête à un projet urbain cohérent de la rue Saint-Jacques à la rue Sherbrooke. La proposition développée par le groupe de recherche



3

d'Alan Knight jette les bases d'une stratégie et d'une vision urbaine qui méritent d'être réactualisées. L'insertion d'un grand équipement sur le terrain Balmoral est cependant loin d'être la réponse aux problèmes soulevés. Au contraire, ne risquerait-on pas, en allant de l'avant, de compromettre un projet plus modeste mais plus structurant dont les effets sur la forme de la ville seraient plus profonds que l'apport d'une architecture exceptionnelle vis-à-vis la triste façade arrière du Musée d'art contemporain.

Le terrain occupé par le Palais du Commerce et les stationnements extérieurs pourraient bien demeurer tel quel. Bien entendu, il appelle des soins particuliers : plantations, éclairages et mobilier, bref autre chose que ces grandes enseignes de publicité mises à l'essai le long d'une piste cyclable peu attrayante. Déjà conçu et reconçu comme un vain boulevard (voir les études de Cardinal, Hardy et Lestage), l'axe Berri, appuyé par les rues Saint-Denis à l'ouest et Saint-Hubert à l'est, lien entre le Carré Viger et la Place Berri, parvis du Plateau Mont-Royal, foyer urbain du centre est, se prête plus facilement à une transformation car l'impact d'un grand projet y sera évident. Une telle intervention pourrait enfin changer tout le développement de ce secteur dans le futur. Ce qui apparaît saisissant ici, c'est le caractère hétérogène des objets en présence : tunnel Berri, sous-station électrique, terrains de stationnement, gare d'autobus à ciel ouvert, forteresse de l'UQAM, Radeau de la Méduse du Square Berri, clubs de nuit, etc. D'emblée, on voit clairement que le projet d'une très grande bibliothèque pourrait osciller entre un autre méga objet replié sur l'actuel Palais du Commerce ou bien une superstructure urbaine, une «œuvre ouverte», liant Ontario à De Maisonneuve mais agissant au delà, jusqu'à Sherbrooke et Sainte-Catherine... C'est donc probablement là l'enjeu urbain du futur concours d'architecture puisque c'est ce terrain stratégique qui a été retenu, au risque de s'y perdre.

Pour conclure ces observations débridées sur la bibliothèque et la ville, et ce petit plaidoyer pour les relations d'échelle et le respect des métiers de la ville, je crois nécessaire d'imaginer être un de ces futurs usagers dans ce nouvel édifice. Ainsi, assis à mon poste de lecture, avec une vue intérieure sur l'architecture inattendue du bâtiment et une autre sur la ville en chantier, chaque petit détail conçu par un designer attentif à mes besoins sera ainsi en mesure de me rappeler que je suis bien là dans un quartier contemporain, au cœur d'un milieu où se joue, dans le plus grand désordre inventif, la carte sociale et culturelle de demain.

# CYBER-ARCHITECTURE

La 4<sup>e</sup> dimension

HERVÉ FISCHER

Co-président de la Cité des Arts et des Nouvelles Technologies de Montréal.

À la veille de l'an 2000, au moment où va renaître aussi la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie, il faut souhaiter que la nouvelle « Grande Bibliothèque » du Québec soit de fait TRÈS grande, beaucoup plus grande que son bâtiment, fut-il immense. Et elle sera GRANDE comme le monde, rien de moins, si elle est « branchée » sur le web, le réseau des réseaux.

Cela suppose d'investir considérablement, non seulement sur la numérisation de ses ouvrages, mais aussi sur la qualité du concept architectural du bâtiment lui-même, et sur l'architecture de son site web. Et ces deux architectures, l'une matérielle et l'autre virtuelle, devraient entrer en résonance esthétique et fonctionnelle. On aimerait voir confier à des entreprises québécoises créatives les contrats requis pour concevoir à cette occasion cette 4<sup>e</sup> dimension de la cyber-architecture.

De fait, l'architecture n'a-t-elle pas été toujours NUMÉRIQUE? Cette 4<sup>e</sup> dimension fait partie du concept même de l'architecture publique et de son histoire, que celle-ci renvoie au transcendantal ou au social. La grande architecture évoque toujours le symbolique et il faut savoir choisir son symbole, quand on assume la responsabilité publique d'un tel projet. L'occasion ne s'en présente pas tous les jours! Aujourd'hui, le signal qui s'impose me paraît être la cyber-dimension.

C'est un défi difficile, qui devrait exclure les recours stéréotypés aux modèles anciens, tels la pyramide, la tour, la cathédrale, le temple, le château, l'usine, le centre commercial, la vitrine, l'entrepôt, le block-haus, le parc d'attractions, le bureau paysage et j'en passe; rejeter l'enflure monumentale ou sculpturale, les esthétiques abstraite, lyrique, géométriste, fasciste, baroque, néo-classique, fonctionnaliste ou anecdotique. Il faut inventer un nouveau langage métaphorique fort,

à l'image de notre monde contemporain.

Je le perçois, ce monde, en cette fin de millénaire qui s'ouvre sur la révolution numérique, comme un moment charnière, un temps de transition fascinant entre la mémoire d'un passé tantôt fleur bleue, tantôt cauchemardesque, qu'il ne faut pas laisser s'effacer, et le rêve d'un futur aussi magique qu'incertain et dangereux, qu'il faut tenter de comprendre et maîtriser.

Cette Grande Bibliothèque pourrait donc évoquer la métaphore du passage, par exemple le passage du papyrus enroulé au livre ouvert et du livre au web : la « toile » se développe en rhizome, qui n'a ni centre ni hiérarchie et prolifère par arborescence circulaire et hyperliens. On pourra y rechercher un modèle architectural.

Le projet de la Grande Bibliothèque du Québec nous donne l'occasion de développer un parti pris architectural novateur, qui prenne valeur historique de référence pour notre temps. Nous connaissons tous trop de bibliothèques à l'architecture ennuyeuse, symétrique, passéiste, institutionnelle et figée comme des temples académiques, trop respectueux du passé et de l'ordre établi pour attirer le grand public et les jeunes, et pour s'inscrire dans le présent. Nous connaissons aussi à l'inverse le succès de la Grande Bibliothèque Publique du Centre Pompidou à Paris, qui a su rompre avec cette tradition d'ennui.

Je rêve donc d'une très grande bibliothèque qui donne l'exemple international de notre volonté et de notre savoir-faire dans ce domaine. Ce parti pris concerne tout à la fois l'architecture du bâtiment, de son site web, de son réseau virtuel et ses contenus eux-mêmes. Car il faut réaffirmer l'incontournable urgence de numériser notre culture québécoise et de nous relier à la culture francophone, ainsi qu'aux autres cultures du monde.

« GRANDE comme le monde », cela signifie aussi une bibliothèque pour TOUT LE MONDE. Une bibliothèque populaire - telle qu'elle est annoncée -, devrait encourager l'accès de tous les Québécois à l'internet, leur donner l'occasion de se familiariser avec l'usage des nouvelles technologies d'information et de communication. C'est une extraordinaire « fenêtre » sur le monde, sur les cultures des autres, et qui appartient au mandat public de cette bibliothèque.

Le livre est un medium de communication, le plus sophistiqué techniquement à l'époque de Gutenberg. Aujourd'hui il a gagné en « charme », le charme des media vieillissants; mais le medium numérique de l'internet, qui prend maintenant la relève du medium mécanique qu'est le livre, a exactement les mêmes

objectifs sociaux d'information, de communication, de diffusion et de stockage de la culture et de l'information. Fils de la même culture, ce ne sont pas deux media qu'il faut opposer comme des frères ennemis, car ils sont complémentaires. Le numérique permet un stockage illimité, une diffusion immédiate et mondiale des livres. Et il vient au secours du mandat de conservation des livres rares et fragiles, en rendant les originaux accessibles virtuellement à tous, tout en les mettant à l'abri de tous.

La Grande Bibliothèque du Québec devrait donc innover en prenant en compte également ces deux media, l'ancien et le nouveau. Tous y reconnaîtront un beau symbole du passage à l'an 2000 et un important positionnement international pour le Québec, qui semble vouloir affirmer tous les jours davantage la priorité qu'il donne aux nouvelles technologies de communication. La Grande Bibliothèque pourrait par exemple intégrer dans ses locaux et y développer le concept de Café Électronique que nous avons initié avec le succès que l'on sait en 1995 dans le Vieux Montréal. Car la convivialité est un élément essentiel à la culture populaire. J'ai déjà eu l'occasion de le recommander dans un projet de Centre Multimedia de Montréal que j'avais soumis à la Ville et au gouvernement en 1997.

La « conversion » personnelle à cette nouvelle culture numérisée en réseaux que Lise Bissonnette nous avouait récemment en titre d'un de ses éditoriaux dans Le Devoir nous donne bon espoir à cet égard.

Enfin, cette Grande Bibliothèque devrait faire place à la magie fort efficace du multimedia, notamment en prévoyant une grande salle publique consacrée aux cédéroms et aux dvd. Il y en a de plus en plus, d'excellente qualité, consacrés tant aux Beaux-Arts et à la grande culture, qu'aux ouvrages de référence, à l'éducation, à l'apprentissage des langues étrangères ou à des jeux. Ce serait en outre un soutien significatif à un marché émergent au Québec.

Permettez-moi d'insister pour que cette Grande Bibliothèque donne aussi à la culture scientifique et technique la place qui lui revient désormais, mais que le soutien public à l'édition, nos institutions et nos mentalités négligent encore, dans un monde pourtant de plus en plus scientifique et technique, où nous évoluons dangereusement comme des analphabètes. La cyber-architecture de la Grande Bibliothèque pourra jouer un rôle pédagogique important à cet égard par son exemple même, en faveur d'une culture scientifique pour tous.

À l'inverse de toutes les bibliothèques de ce monde, exclusivement tournées vers le passé, la Grande Bibliothèque du Québec pourra ainsi se tourner vers le futur tout en cultivant notre mémoire - deux valeurs d'égale importance -, assumer plus efficacement son rôle éducatif, populaire et démocratique, développer le réseau des bibliothèques en régions, soutenir nos industries québécoises de multimédia et renforcer notre rayonnement international.

Une bibliothèque est une épidémie, lire étant une sorte de maladie : l'on se soigne en lisant, en même temps que l'on aggrave son cas. Il n'y aurait pas de livres, s'il n'y avait pas de problèmes; l'inverse n'est pas nécessairement vrai. Tous les livres posent problème, même les livres de lois, car ils ajoutent aux problèmes existants; ils ne font jamais que changer le mal de place.

Pour une bibliothèque digne de ce nom, il faudrait donc un immeuble proprement déplacé; cela devrait être aussi facile à réaliser qu'à imaginer. L'architecte idéal aura l'esprit modérément dérangé, nerveux, hanté de qui, perdu en forêt, voudrait savoir, non pas où lui se trouve, mais où se trouve la forêt elle-même. Appuyée sur d'invisibles livres composés de terre, d'eau, de lumière et de la mémoire d'arbres sans nombre, c'est elle, notre premier toit.

François Hébert

## Lettre à l'architecte inconnu

RENÉE LAVAILLANTE

Voici quelques notes rapidement jetées, qui font état de mes réflexions quant aux conditions qui favoriseraient le plaisir et la stimulation qu'on peut rechercher dans une bibliothèque.

### SALLES DE LECTURE

Que les plafonds soient hauts! Rien de pire qu'un plafond bas comme à l'UQAM. Et ces murs en parpaings! Ça fait dormir, tout comme les néons.

Que les salles de lecture utilisent au maximum les ouvertures sur la ville, la montagne, les ponts? Le fleuve? Avec des jeux de miroirs? (ceci pour contourner les édifices voisins).

Que les sections non fenestrées des salles de lecture prévoient de nombreux espaces pour des œuvres d'art non permanentes. Que les œuvres d'art permanentes soient réservées aux lieux de passage, et qu'à l'inverse, dans les lieux où l'on travaille, elles changent périodiquement. Sinon, parfois on ne les voit plus, elles perdent leur effet stimulant.

Il faut du silence. Que les bureaux où le personnel converse ou répond au téléphone soient à l'écart, ou spécialement insonorisés.

Il faut une ambiance, de la chaleur, que ça n'ait pas l'air d'un grand bureau à aires ouvertes, mais d'un endroit où on a envie de rester.

### MOBILIER

Pas de quincaillerie genre Maisons de la culture! Du bois, comme à la BM. Mais là les fauteuils sont trop bas, on a le nez sur la page. Deux ou trois hauteurs de sièges. Ça pourrait être intéressant. Et des coins avec tables hautes et tabourets. Ça travaille bien dans certains cas. Et des tabourets devant les ordinateurs, essentiel!

Et ces ordinateurs: de grâce, moins frustrants que ce foutu système où il faut réécrire Merlin à toutes les 5 minutes. Merlin ou autre, ils vont tous (Municipale, UQAM, U de M., Maisons de la culture) comme des tortues qui font des détours, et les claviers touchent comme des cordes à linge. Le système de McGill, ai-je ouï de bonne source, est le plus pratique et encourageant pour la recherche.

Il y a aussi souvent des problèmes d'éclairage aux tables de lecture, du moins à la Municipale. C'est crucial, chaque lampe devrait être orientable. Il faut mettre l'argent à mon avis pour les petits et grands détails qui valoriseront les moments de lecture. J'espère que les modestes fonds ne seront pas rendus carrément chétifs par des dépenses sans rapport, comme par exemple des stationnements. S'il y a des problèmes de ce côté, ce sera l'affaire d'autres instances il me semble. (Des emplacements sécuritaires pour vélos, par contre, c'est utile et pas ruineux.)

Voilà. Sans être spécialiste, j'ai voulu énumérer quelques problèmes qui font que je ne reste pas toujours aussi longtemps que je voudrais dans les bibliothèques.

## LIRE À L'OUEST LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE VANCOUVER

GUY BESNER

En mai 1995, la ville de Vancouver s'est dotée d'une toute nouvelle bibliothèque centrale publique construite au coût de \$107 million, *the biggest capital project ever undertaken by the city*. Le projet gagnant du concours, celui des architectes Moshe Safdie & Associates et de l'agence locale Downs/Archambault & Partners, a suscité controverses et critiques. Sur ce projet beaucoup d'encre a coulé. À la lecture de l'énorme couverture de presse, on remarque surtout la dénonciation de la réminiscence du Colisée de Rome comme un mauvais choix pour une bibliothèque publique à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Aussi, au-delà des réactions que suscite le parti architectural de l'édifice, mon bref propos se résume à partager mes réflexions sur les véritables enjeux architecturaux qu'un tel projet engendre afin d'en tirer des leçons en vue de la construction de la future Bibliothèque Nationale du Québec (BNQ).

En 1903, est construite la première bibliothèque centrale de Vancouver (W. Grant, architecte) grâce au don du philanthrope Andrew Carnegie. De style Néo-Georgien, l'édifice représentait des valeurs élitistes en matière de culture. En 1957, est érigée la seconde bibliothèque centrale de Vancouver (1953-1957, Semmens Simpsons, architecte), un superbe édifice de Style International conçu à une période où Vancouver devenait un lieu important d'interprétation de la théorie et de la pratique modernistes de l'architecture. À l'époque, la bibliothèque publique avait comme principal objectif l'accessibilité de tous les citoyens à la culture par l'emprunt de livres. Le parti architectural de cet équipement pour la communauté définissait une nouvelle idée de la monumentalité en combinant l'accessibilité et le fonctionnalisme et dont l'art était partie intégrante. Dès lors, la culture défendait l'équité sociale.

À l'heure de la révolution électronique et informatique, l'objectif est plus complexe. Les programmes et les nouveaux lieux de l'information et du savoir se veulent le symbole de cette révolution. Centre d'archives, centre linguistique, centre audiovisuel, centre des communications et des nouvelles technologies de l'information, centre d'expositions, centre culturel et éducatif, lieux de débats, d'échanges, de rencontres et de collectives, accessibilité pour tous, expression de la mémoire collective et de la démocratie du savoir et de l'information, ces nouvelles tours de Babel embrassent tout, mais ne définissent rien. C'est dans cette confusion programmatique et par la globalisation de l'information que la nouvelle bibliothèque centrale de Vancouver (1993-1995), *Library Square* comme on l'appelle, a été conçue.

Par voie d'un référendum municipal tenu en novembre 1989, 70% de la population a soutenu favorablement le programme et la construction d'une nouvelle bibliothèque centrale. Les architectes du *Library Square* ont été sélectionnés par un concours restreint constitué en deux étapes. À partir de vingt-huit soumissions regroupant agences locales, nationales et internationales, dix consortiums ont été retenus. De cette liste, trois équipes ont été invitées à produire «l'expression d'une vision» pour cette bibliothèque: Kurbabara Payne McKenna Blumberg Architects avec James K.M. Cheng Architects et Musson Cattell Mackey Partnership; Hardy Holzman Pfeiffer Associates avec Waisman Dewar Grout Carter Inc.; Moshe Safdie & Associates et Downs/Archambault Partners. En 1992 la soumission gagnante a été annoncée par le Conseil de la ville de Vancouver.

*Library Square* occupe tout un quadrilatère dans un quartier du centre-ville qu'on cherche à revitaliser. Son programme à usage mixte comprend la bibliothèque centrale, une tour à bureaux de vingt et un étages destinée au gouvernement fédéral, des commerces et services sous forme d'un mail public et un parking souterrain pour plus de 700 voitures. À elle seule, la bibliothèque occupe 32, 236 m.c., soit le double de l'ancienne bibliothèque devenue depuis un immense disquaire HMV. Le pavillon central consiste en une boîte rectangulaire en verre de 7 étages qui contient stockage et services. Le point fort du projet est un mur libre de forme elliptique qui contient les aires de lectures et d'études accessibles par des ponts à partir du pavillon central. Un deuxième mur libre intègre le mail et y greffe la tour à bureaux à l'extrémité. Le toit sera éventuellement aménagé en un grand jardin public. Dans sa phase des grandes commandes institutionnelles, Safdie a dessiné plusieurs projets dont le défi était un renouveau symbolique ainsi qu'une intégration architecturale à leurs contextes: agrandissement du Musée des Beaux-Arts de Montréal, Musée de la Civilisation de Québec, La Galerie Nationale d'Ottawa... *Library Square* était l'occasion de concevoir un symbole glorieux pour le XXI<sup>e</sup> siècle qui exprime le progrès, la culture, les préoccupations environnementalistes et le nouveau cosmopolitisme de la métropole du Pacifique Nord. Quel message renvoi *Library Square* à propos de Vancouver et de l'époque dans laquelle nous vivons?

Au-delà des défauts, des problèmes et des critiques, la nouvelle bibliothèque centrale de Vancouver nous donne l'occasion de réfléchir sur la conception et la construction de la future BNQ. Retenons surtout de la procédure et de l'étonnant résultat, le besoin toujours présent d'une «vision» civique claire et forte, d'un consensus symbolique pour tous dans un monde où, hélas, la culture de l'image sature tout. Aussi, face à la révolution électronique et informatique que nous traversons, la raison d'être de l'architecture est de créer des espaces symboliques signifiants pour la collectivité. L'objectif premier d'une véritable bibliothèque centrale est celui de diriger et de guider intelligemment les utilisateurs variés, confrontés à la quantité presque infinie d'informations. La future BNQ devra être l'expression bien concrète de cette volonté.

Pour une visite virtuelle de la Bibliothèque centrale de Vancouver : [www.vpl.vancouver.bc.ca](http://www.vpl.vancouver.bc.ca)

1. Rhodri Windsor Liscombe, *The New Spirit : Modern Architecture in Vancouver, 1938-1963*, Montréal/Vancouver, Canadian Centre for Architecture / Douglas McIntyre, 1997, 208 p.

## Petit manifeste pour une nouvelle bibliothèque

ANNE BORDELEAU, LOUIS BRILLANT, SONJA JENSEN

La construction d'une bibliothèque aujourd'hui est un anachronisme. Le savoir serait maintenant disponible à tous uniformément, simultanément, totalement, et indépendamment du livre. Ou ne s'agit-il que d'information? Qu'est-ce que le savoir sans ordre? Quels sont les faits de l'histoire? Au travers des livres en tant qu'objets tangibles, la bibliothèque témoigne de l'histoire de la relation à l'ordre: c'est un endroit où on touche du doigt le besoin d'orientation. Les collections de la bibliothèque témoignent d'une richesse culturelle, d'une histoire, et son architecture doit en témoigner; la bibliothèque est un lieu ou les «grandes relations» sont tangibles.

La bibliothèque est un outil diachronique qui s'inscrit au cœur de la relation privilégiée entre les générations: ses utilisateurs regroupent autant ceux qui veulent savoir que ceux qui cherchent à transmettre ce savoir. Le bibliothécaire agit comme gardien, entremetteur, et concierge. Dans sa relation avec l'histoire, depuis l'échelle des générations, la bibliothèque assume sa monumentalité et rejoint ainsi la culture architecturale.

Avec Dédale, le constructeur du labyrinthe, nous avons l'architecte original qui règle le chaos, qui s'attaque au programme simple et pernicieux de l'orientation. Son fils Icare incarne la loi du savoir et l'assume jusqu'à sa perte: l'élevation d'abord, et la destruction par l'effet du feu de l'astre solaire. Ceux qui savent sans souffrir doivent mourir. Le descendant de Dédale, Socrate, présente le dilemme qui demeure après ces deux archétypes; une fois orienté et ordonné, la spirale du savoir infini peut entraîner la perte de l'individu; alors, pourquoi savoir et surtout comment agir lorsqu'on sait?

Est-il possible de se dégager des conséquences du savoir de la même façon qu'Arendt le suggère pour les actions répréhensibles? Le pardon peut-il s'appliquer dans les cas du savoir? Et face au pouvoir, la bibliothèque n'assume-t-elle pas de nos jours une certaine neutralité?

La mise en réseau des bibliothèques et la réalisation effective des systèmes de prêts inter-bibliothèques ne remplaceront jamais la capacité de déterminer ce qui doit être trouvé, et celle de le trouver ensuite. Si la chance a droit de cité dans la bibliothèque, Walpole en 1754 aurait décrit le flair qu'on y observe parfois en créant le néologisme: «Serendipity». Alors, doit-on savoir ce que l'on vient y chercher? L'expérience de la lecture se trouve grandie dans la mesure où l'on fait confiance au lecteur potentiel et où on lui laisse la chance de découvrir à son rythme, à sa manière, l'ordre sous-jacent et parfois même, l'ordre inespéré. En favorisant la rencontre fortuite entre le lecteur et le livre, le bibliothécaire assume la dimension maïeutique de son labeur.

La bibliothèque est une pédagogie: trop souvent on voudrait en faire une propédeutique. La Grande Bibliothèque ne remplace pas la culture: elle peut l'exalter ou l'enterrer. Elle ne se constitue que de peines et de labeurs, au creuset du projet de société d'une nation, en s'inspirant de l'apport des générations.

Déjà en 1930, Walter Benjamin, si proche des bibliothèques et ami de Georges Bataille le bibliothécaire, notait que pour se constituer, les bibliothèques devaient de plus en plus se fier aux héritages. À Montréal, la présence d'une université aussi jeune que l'Université du Québec juxtaposée à la Grande Bibliothèque permet de réaliser en partie cet héritage. Bien sûr la Grande Bibliothèque saura avoir d'autres ambitions qu'universitaires mais la juxtaposition n'est pas fortuite pour autant. Au cœur de ses ambitions sûrement, la mémoire de notre culture et la mise à la disposition de tous du savoir. Pourtant, si la Grande Bibliothèque ne pourra jamais être tenue responsable du piètre état des nombreuses bibliothèques d'écoles ou de l'absence de bibliothécaires, l'occasion qui se perd dans ces endroits ne pourra jamais non plus être compensée par cette Grande Bibliothèque aussi somptueuse soit-elle.

Les souvenirs les plus chargés d'émotions qui demeurent des bibliothèques sont ceux des incendies ou ceux de l'impossibilité d'y appréhender des repères. Autour de ces souvenirs règne un certain fatalisme. Est-ce parce que l'arche de Noé n'a pas été coulée qu'il a fallu brûler la bibliothèque d'Alexandrie? Il faut défendre cet anachronisme: la mémoire ne ressuscite pas un passé qui aurait été présent; elle engage l'avenir (Derrida). La bibliothèque n'a pas à être nostalgique.

JACQUES DUFRESNE

Éditeur de la revue L'Agora

La lecture d'un texte, de même que la découverte d'un paysage, ne se limite pas au travail des yeux. Si attentivement qu'on le regarde, on ne découvre pas vraiment un paysage devant lequel on passe à 100 kilomètres à l'heure. C'est seulement quand le corps par ses cinq sens et l'âme avec toutes ses facultés ont participé à toutes les étapes de l'aventure conduisant vers un lieu, qu'on peut se flatter de l'avoir découvert.

Ainsi en est-il des livres. L'aventure qui nous conduit vers eux, c'est notre vie elle-même. Chaque livre lu ou relu est une rencontre qui introduit une nuance nouvelle dans les sentiments et les pensées marquant nos rapports avec nous-mêmes, avec autrui, avec le monde. Une rencontre qui parfois infléchit le cours de notre vie dans un sens nouveau: certaines lectures sont des conversions. D'autres sont des chocs qui nous obligent à réorganiser nos pensées autour d'un nouveau centre de gravité.

Quel amoureux des chats a donc dit qu'on ne les caresse pas, ce sont eux qui se caressent à nous! Il y a aussi des livres qui se caressent à nous. Ces livres éphémères et sentimentaux, je les exclus du royaume de la lecture dont je parle ici.

La rencontre des auteurs, par l'intermédiaire de leurs livres, exige un lieu et une liturgie appropriés. Certes nos livres peuvent nous suivre partout, être abandonnés pendant un certain temps dans un endroit exotique pour eux, mais il leur faut un domicile fixe où on peut les saluer au passage, une adresse qui permette de les retrouver et des voisins qu'ils auront plaisir à fréquenter.

J'ai vu des dizaines de bibliothèques, dans des maisons modestes comme dans des maisons riches. Les plus belles d'entre elles, les plus proches de l'archétype, n'ont pas nécessairement suscité les lectures les plus fécondes. En observant une cuisine, on peut se faire une idée assez juste de la nature et de la qualité des plats qu'on y prépare. L'observation d'une bibliothèque ne conduit pas à des jugements aussi sûrs.

J'ai vu aussi des bibliothèques qui étaient de véritables temples de la lecture, au centre d'une vaste maison remplie d'objets d'art, qui nous invitait à nous retirer dans le lieu sacré pour y découvrir le sens des choses. J'en ai vu d'autres, isolées de la maison elle-même, petite tour sur un rocher, nid d'aigle.

Sur la lecture, je ne connais pas de récit plus attendrissant que celui des années d'enfance du romancier Yves Beauchemin. Nous sommes à Clova, petit village forestier aux confins de l'Abitibi: «Quand je ne jouais pas, je lisais... Ma mère m'avait inoculé le virus de la lecture. *L'île mystérieuse*, Michel Strogoff, *Les bijoux de la princesse*, *Sir Jerry et l'affreux Léonard*, *Les Naufragés du Sirius*, je devorais tout avec un appétit de requin, à mille milles des savanes et des forêts de sapins, des dédales de lacs et de rivières, des parties de base-ball sur la grand-rue recouverte d'un sable poudreux. C'est ce qui me permettait d'obtenir de bonnes notes pour mes compositions françaises... J'étais sourd à tout ce qui n'était pas cette voix intérieure qui faisait apparaître dans mon esprit des images si intenses et si vives que j'en oubliais l'heure des repas et du coucher...» Chez les Beauchemin, étant donné la passion de la mère pour les livres, c'est toute la maison qui devait être une bibliothèque, ou plutôt une *maison de lecture*, mot emprunté à Ivan Illich et que j'emploierai dans cet article, même à propos de la grande bibliothèque de Montréal.

La grande culture livresque est dans un état d'extrême précarité. Son avenir est aussi menacé qu'il pouvait sembler l'être dans plusieurs régions du Québec pendant les années cinquante. À Montréal comme à Paris, à Londres ou à Los Angeles, il lui faut, pour reprendre vigueur et couleur, une maison tenue par une femme farouchement déterminée, comme l'était madame Beauchemin mère,

à faire triompher la culture en milieu urbain électronique. La grande bibliothèque de Montréal a déjà une femme déterminée à sa tête et il se trouve que cette femme est née en Abitibi.

C'est Ivan Illich qui m'a fait prendre conscience du fait que la grande culture livresque est menacée par toute la civilisation actuelle. Cette activité aristocratique suppose en effet du temps libre (ce luxe) et un œil actif, créateur, un œil qui soit autre chose que la pointe enregistreuse d'un magnétoscope. Songez qu'au temps de Hugues de Saint-Victor, au XII<sup>e</sup> siècle, où l'on inventa la page découpée en remplacement du parchemin roulé, et donc le livre tel que nous le connaissons, on considérait la vision comme analogue au toucher. On croyait qu'un cône invisible, mais bien réel, prolongeait l'œil et que sa pointe touchait l'objet regardé.

L'œil semblait fait pour toucher la présence réelle dans les livres comme dans le monde. Lire est à l'origine un acte religieux lié au salut de l'âme. On lit d'abord dans les monastères pour accéder à l'autre Royaume, dont l'enluminure est le symbole. Plus tard, après la Réforme protestante, l'imprimerie mettra le Livre, la Bible, à la portée de tous les fidèles. En Occident, et je serais bien étonné qu'il n'en n'ait pas été ainsi en Inde ou en Chine, l'histoire de la lecture se confond avec celle du salut.

George Steiner, auquel je faisais allusion, est juif. En matière de lecture il faut prêter la plus grande attention à ce que disent les Juifs, ils sont le peuple du Livre. *Passions impunies*<sup>1</sup>, dont le sous-titre pourrait être *L'agonie de la culture livresque*, commence par une longue et subtile analyse du tableau de Chardin *Un philosophe occupé de sa lecture*. Tout ce qui distrait, y compris le bruit ambiant, éloigne de la lecture. Le lecteur est le héros du quant à soi. Au silence autour de lui doit correspondre l'identité en lui; d'où l'importance d'un lieu à soi pour lire. L'auteur ne sera au rendez-vous que si le lecteur y est lui-même tout entier. La lecture n'est pas une distraction. C'est une attraction vers l'auteur, qui suppose une extraction de soi.

Cette attraction, et le prix dont elle se paie, Steiner l'a trop parfaitement décrite pour qu'il soit nécessaire d'y ajouter ou d'en retrancher quoi que ce soit. Il ne me restera plus après qu'à préciser les conditions dans lesquelles une bibliothèque pourrait être ce qu'elle doit être désormais: un lieu protégé et inspiré pour permettre à la culture livresque de survivre à la traversée de l'Internet!

«Le philosophe (dans le portrait de Chardin) a revêtu un habit de cérémonie, car la lecture est un acte de courtoisie à l'égard du texte, entrée en commerce du lecteur avec un auteur et ses mots; il s'est entouré de dictionnaires et d'autres volumes, car les mots lui arrivent chargés de tout ce que leur histoire contient en puissance; il a préparé sa plume, car la lecture est réponse à un texte, grâce aux annotations marginales, aux notes prises, aux citations relevées. Dans le silence de son étude, il va apprendre des passages par coeur, sur lesquels, devenu lui-même écrivain, il fera fonds, comme les grands écrivains d'Occident qui n'ont cessé de reprendre quelques thèmes uniques et singuliers – telles les deux cènes, du Christ et de Socrate –, imposant la littérature comme réseau de résonances. Dans le monde numérique de demain, que restera-t-il de ces passions impunies qui forgèrent la vieille Europe au parapet du monde, de *ces lectures bien faites*, pour reprendre la formule de Péguy, qui venaient véritablement achever, accomplir les grandes oeuvres des grands hommes, nous imposant, à nous, lecteurs, un «effrayante responsabilité?»

«À l'heure où l'on nous invite à décharger notre mémoire vive sur celle, morte, des supports numériques, où la mort du livre est annoncée, sommes-nous inéluctablement appelés à n'être plus que des lecteurs à temps partiel, des lecteurs au rabais? Pourtant, toute l'histoire de notre Europe est marquée par ces passions impunies qui virent, il n'y a guère, les nazis organiser des autodafés, Staline condamner un poète pour avoir cité Shakespeare, la police pragoise tuer un philosophe parce qu'il avait clandestinement enseigné Pla-

ton. Mourir plutôt que d'abandonner, dans sa cité livrée au pillage, une déduction géométrique, tel avait été, aux origines de notre continent, le choix d'Archimède. La culture, réponse à la barbarie, est notre destin. Ce destin, il se trouve encore à Syracuse – Syracuse en Sicile plutôt que dans l'État de New York.»

La lecture est une activité aristocratique. On construit une bibliothèque pour élever le peuple jusqu'à Platon, non pour abaisser les livres de Platon jusqu'à lui. Il suffit pour cela d'en tirer des vidéos-clips qu'on mettra en vente dans les magasins ad hoc, juste à côté du super marché.

Ne serait-ce que pour cette raison, il faut éviter que la bibliothèque soit elle aussi à côté du super marché. Mais ne la construisons pas trop vite. Il faut d'abord trouver quelques personnes qui aspirent à la culture livresque et d'autres qui peuvent leur servir de guides. Si on en trouvait à Montréal une centaine de la première espèce et une vingtaine de la seconde, la grande bibliothèque vaudrait peut-être la peine qu'on se donnera pour la construire!

On mesure aujourd'hui la qualité d'une culture au nombre de révolutions accomplies par le tourniquet des bibliothèques. Platon seul ne justifie pas la construction d'une bibliothèque! Pour des raisons d'ordre strictement administratif – on n'est même pas au niveau de la politique et de sa démagogie – la grande bibliothèque de Montréal court le risque de n'être pas un lieu pour le *philosophe occupé de sa lecture*, mais une annexe des arcades, des discothèques et des cafés électroniques, voisinage auquel on semble la destiner.

Mais pourquoi n'y a aurait-il pas à l'intérieur, sur un ou deux étages, un îlot qui serait une véritable maison de lecture, où les passions impunies de quelques-uns forgeraient le nouveau Québec? Le lieu de culture le plus vivant de Montréal, c'était, il y a quelques années, la maison où se rassemblaient pour lire et discuter de leurs lectures, les étudiants les plus curieux et les plus sérieux de l'Université Concordia. Inscrits dans un programme spécial de *Liberal Arts*, ces étudiants avaient tous une seconde résidence, où ils rencontraient les meilleurs professeurs de leur université. Cette maison de lecture – qui avait sa propre bibliothèque – existe toujours, je présume, sur la rue Stanley ou sur une rue voisine. Morte ou vive, elle devrait servir de modèle aux artisans de la grande bibliothèque. Et l'on devrait s'empresse de recruter parmi tous les professeurs d'université montréalais à la retraite des bénévoles qui en assureraient l'animation. Dans ce lieu haut et fermé, des femmes du peuple comme madame Beauchemin mère, seraient admises au même titre que les doctorants polyglottes. La maison de la lecture de Montréal deviendrait par là une institution démocratique, ce qui justifierait sa création.

Ailleurs, dans la bibliothèque, on ferait tout, sauf lire, mais au moins certains petits Beauchemin pourraient-ils rêver de culture livresque en tournant leurs regards et leurs espoirs vers les étages supérieurs.

On n'échappera pas aux écrans cathodiques, même à l'intérieur de la maison de lecture. Mais dans ce sanctuaire tout au moins, on devrait ranger les appareils électroniques dans des cabinets en bois de pin, et seuls devraient être accessibles des sites Internet invitant au recueillement nécessaire à la lecture. On reconnaît ces sites à l'usage réfléchi et modéré qu'on y fait des couleurs, des sons et des procédés graphiques. Ces moyens sont destinés, non à retenir l'attention par eux-mêmes et pour eux-mêmes, mais à mettre en relief les documents de qualité et à orienter ainsi le regard vers la réalité qu'ils évoquent.

Il faudra bien les civiliser ces nouvelles techniques de communication et d'information. On pourra le faire si, en quelques îlots, comme la future maison de lecture de la bibliothèque de Montréal, la culture livresque est demeurée assez authentique et vivante pour servir de modèle.

1. STEINER, Georges. *Passions impunies*, NRF Essais, Gallimard, 1997, 312p.

# LE MURMURE DES LIVRES

MARC CHEVRIER

L'écomusée du Fier monde du centre-sud de Montréal montre au cours de l'automne 1998 une série de photographies témoignant du passé industriel de ce quartier. L'une d'elle, où l'on voit des ouvriers s'affairant autour de leurs machines, vient accompagnée de ces commentaires du poète Gérard Godin : ce que ces photos ne disent pas, c'est le bruit infernal que faisaient ces machines. Il n'y a pas que les photographies qui taisent les bruits. Les plans et les devis d'architecte aussi. Ils auront beau dessiner les plus belles perspectives, séduire l'oeil par quelque artifice de géométrie, ils ne sauraient nous dire si les lieux ainsi projetés sont vraiment habitables. En tant que simple usager des constructions modernes, je me suis souvent heurté à une désagréable réalité : le bruit. L'architecture moderne, me semble-t-il, est bruyante. Souvent, elle génère elle-même ses bruits parasites, elle isole mal le bâtiment contre les bruits de son environnement. La qualité sonore des bâtiments est-elle une préoccupation des architectes d'aujourd'hui? Je n'en sais que trop. Les exemples d'édifices *bruitogènes* ne manquent pas : les grands hôtels, avec leur système de climatisation qui vous condamne à une belle nuit d'insomnie, les centres commerciaux, avec leurs escaliers mécaniques au grincement lancinant, les tours à bureaux, avec leur ventilation qui siffle sur vos têtes, etc.

Les bibliothèques n'échappent pas à ce fléau. Prenons l'exemple de la bibliothèque des lettres et des sciences humaines de l'université de Montréal, une des plus grandes du genre au Québec. En apparence, elle possède toutes les qualités que requiert sa fonction. Éclairée, spacieuse, équipée de toutes les commodités nécessaires à la recherche. Néanmoins, il y a quelque chose qui rend cette bibliothèque peu hospitalière à la lecture, à la flânerie et à la méditation. Ce sont ces petits bruits parasites qu'elle secrète, tel un venin insidieux qui pénètre dans l'oreille du lecteur et trouble ainsi l'attention qu'il devrait porter à ses livres. N'ayons crainte d'entrer dans les détails, nommons les coupables : un vilain système de ventilation au ronronnement sans fin, dont le bruit de soufflerie et de pompe envahit tous les étages; le grésillement des tubes fluorescents, dont la plainte obsessionnelle fait une atmosphère de vieux hangars et de quais désaffectés; les indiscrets bruits de chasse d'eau qui s'échappent des toilettes et qui s'épandent sur l'étage. Petits détails sans importance, me direz-vous. Petits détails, oui, mais assassins, de l'ordre de ceux qui font la différence entre une bibliothèque hospitalière à la lecture par un heureux agencement d'espace, de lumière et de silence, et une autre qui emmagasine les livres. Après tout, Dieu est dans les détails, disait Mies van der Rohe. S'il faut dédier une bibliothèque nationale à la culture et à la préservation de l'écrit, sachons faire descendre les divinités que nous invoquons dans les moindres recoins de cette Grande Bibliothèque du Québec.

On connaît les tâches dévolues aux bibliothèques : sauvegarder la mémoire écrite, réunir en un même lieu tous les savoirs pour leur transmission et leur avancement, rendre la culture accessible au plus grand nombre et favoriser la lecture chez le public. Il en est une, fort ancienne, que l'on néglige de nommer : créer un lieu qui mette l'Homme à l'abri du bruit et de la fureur du monde. Il n'y a pas de lecture féconde sans silence qui délivre le lecteur des bruits, des soucis et des distractions de la vie ordinaire. Ainsi, les bibliothèques procurent au lecteur un double délivrance : elles lui restituent une parole passée, léguée par plusieurs générations d'auteurs, que le lecteur décèle par un dialogue secret et intime; elles assurent des conditions propices à la lecture, un lieu de paix où par convention

tacite, les lecteurs concourent au respect du silence. Encore faut-il que ce silence puisse naître, dans un bâtiment qui ne vienne pas l'entamer ou l'anéantir.

En cette fin de siècle, plaider le silence des bibliothèques n'est peut-être pas la cause la plus populaire. La tentation pourrait être forte de consacrer en la Grande Bibliothèque du Québec un lieu d'animation culturelle et de transit, un carrefour d'informates, une kermesse permanente du livre qui remporte des succès de foule (et non de lecture. Bien sûr, la GBQ devra offrir des lieux d'échanges et de sociabilité, salle de conférences, auditorium, café, car toute bonne lecture pousse tôt au tard le lecteur à prendre la parole. Il ne s'agit pas d'ériger une bibliothèque pour un monastère ou une abbaye. Le silence inspire, il est vrai, une certaine terreur, comme s'il était associé à la non-vie. Quiconque fréquente les grandes bibliothèques sait qu'il n'en est rien. Une fois atteint un certain seuil de silence éclosent soudain toutes sortes de bruissements doux à l'oreille : le froissement des pages que l'on tourne, le chuchotement des conversations à voix basse, les pas qui se font légers, et quand par bonheur des fenêtres s'ouvrent sur l'extérieur, les feuilles qui s'agitent et les oiseaux qui chantent.

La GBQ ne prendra toutefois pas place au milieu de la campagne. Le site du Palais du Commerce est au coeur d'un des quartiers les plus bruyants de Montréal, avec les grandes artères qui le traversent et les festivals qui l'animent l'été. Comment construire un havre de paix dans de telles conditions? Voilà un beau défi d'architecture. Ce serait certainement une erreur que de vouloir blinder la GBQ contre son environnement urbain. Un blockhaus de livres donnerait une image austère et distante de la culture. À l'inverse, une bibliothèque trop perméable à son environnement urbain laisserait la ville s'infiltrer au milieu d'elle. Il faut donc un juste équilibre - une certaine ouverture, jointe à une forte ossature, qui préserve pour longtemps un patrimoine et puisse créer en son sein, sans y nuire, un silence nourricier. (Pourrait-on imaginer que des fenêtres s'ouvrant sur une cour intérieure laissent entrer une lumière douce et oblique?) Bref, cette bibliothèque ne devrait être ni une huitre repliée sur elle-même, ni une éponge ballottée par les courants.

L'équilibre dans la conception de la bibliothèque dépendra aussi du choix des matériaux. Il serait trop simple que l'architecte se contente de calculer la courbe de son de chacun des matériaux qu'il emploie, en consultant quelques gros *digestes*. Avant tout, il devra penser à la composition sonore d'ensemble des salles de la bibliothèque, à l'impression sensorielle qu'elles laisseront au lecteur. C'est là une équation complexe à résoudre, qui fait entrer la variable humaine, psychologique, dans le savant dosage de matière et de géométrie que l'architecte devra trouver notamment pour la conception d'une salle de lecture. Faut-il imaginer cette salle vaste et panoramique, avec de hauts plafonds et des rayonnages de livres, ou au contraire, plus modeste en proportion, avec des alcôves, des coins et des paravents, ultime refuge du lecteur solitaire? Aucun des choix que fera l'architecte de la GBQ ne sera sans conséquence... sonore. De sa conception de la culture et de la lecture découlera l'architecture d'une bibliothèque offerte à une jeune nation. Quand le lecteur entrera dans la salle de lecture de la GBQ, dès les premiers instants il saura quelle divinité aura inspiré l'architecte, suivant qu'il entende le murmure des livres ou autre chose.

## Je rêve...

ROBER RACINE

Je rêve d'une grande Bibliothèque-jardin où il y aurait tous les livres pour tous les lecteurs.

Envelopper le silence de livres et de lumière.

Des tables en bois, longues et chaudes. Des plantes. Les essences de tous les bois, leurs lumières, leurs teintes, leur chaleur. Tous les papiers, les encres, les tissus utilisés pour créer un livre. Évoquer la poésie, la sonorité, la musicalité de ces matières.

Des couleurs chaudes, douces, vivantes.

Des plafonds hauts, immenses. Un grand ouvert. L'impression de survoler la terre en montgolfière. Doucement, lentement, dans un silence frais, calme, libre, naturel. Si parfois la bibliothèque donne le vertige, toujours, elle apaise le lecteur.

Une Grande Bibliothèque où les rayons du soleil tombent parfois sur la page que nous lisons.

Des lignes qui soient celles de grandes typographies classiques.

Un lieu où l'architecture et le design s'effacent, s'oublent pour laisser place aux livres, à la lecture.

Un lieu où on aimerait vivre toujours.

La Bibliothèque comme un grand livre où chaque volume est un caractère imprimé. Chaque salle, une page; chaque lecteur, chercheur, visiteur, un signet, un regard qui lit, une pensée qui s'éveille.

L'aménagement intérieur de la bibliothèque serait une mise en page soignée, classique, sobre, parfaite. Pas de verre, pierre, granit, plastique, néon et autres matériaux froids.

Une bibliothèque où on n'entend jamais le cliquetis des souris, claviers d'ordinateurs et autres machines électriques, électroniques, virtuelles, etc...

Il y aurait des espaces où l'on pourrait s'étendre, sommeiller, dormir sans que ce soit scandaleux ou déroutant. Plusieurs grands écrivains s'allongeaient pour rêver pendant l'écriture : Flaubert, Proust, d'autres...

Il faudrait créer un plancher où le lecteur puisse demeurer debout s'il le désire plusieurs heures sans être épuisé. Des grands écrivains écrivaient debout : Hugo, Hemingway, Claude Gauvreau, d'autres...

Une Grande Bibliothèque qui serait ouverte au public vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois-cents soixante quatre jours par année. L'autre journée serait pour se souvenir de la bibliothèque.

Créer une invitation à la lecture, à l'écriture, à la recherche, à la réflexion, à la découverte, à la rencontre.

Une bibliothèque où on puisse flâner.

Une bibliothèque acoustique où le silence respire calmement, humainement.

Une Grande Bibliothèque qui serait une amie, une compagne avec qui on chemine, on se transforme.

Une Grande Bibliothèque qui serait la bible de toutes les Bibliothèques.

La plus belle bibliothèque que j'aie vue se trouvait à Newport, aux États-Unis. Elle était logée dans un bâtiment ancien, entouré de fleurs. À l'intérieur régnait, me semblait-il, un certain désordre, ou du moins une aimable négligence. Dans la salle de lecture, fréquentée par des habitués aussi âgés, peut-être, que la bibliothèque elle-même, étaient disposés de journaux, de périodiques, quelques revues de bonne qualité. J'ai lu, si je me souviens bien, un article dans une de ces revues. Je ne suis pas resté longtemps, car je n'étais que touriste, mais je crois que je ne serais venu régulièrement dans cette bibliothèque si je vivais à Newport, chaque jour possible.

Si j'avais une suggestion à faire, pour la Grande Bibliothèque du Québec, ce serait qu'on la fasse vieille, au départ, peut-être même légèrement poussiéreuse. Je ne suis pas sûr d'avoir envie de fréquenter un immense mausolée de livres, fut-il orné des ordinateurs les plus performants. J'aime lire, voyez-vous.

Gilles Marcotte

## Page blanche et Écran noir

LE GRAND VIDE DE LA PROBLÉMATIQUE DE LA BIBLIOTHÈQUE SANS LIVRE



«Du changement des concepts naît le constant  
renouvellement de l'architecture.  
Un homme avec un livre se dirige vers la lumière.  
Une bibliothèque commence comme cela.»

*Louis Kahn*

L'écran noir est la nouvelle réalité du lecteur.  
Le cyber-espace est un nouveau territoire de l'architecture.  
L'internaute devant son écran fuit la lumière.  
Le concepteur de bibliothèque, aujourd'hui, doit considérer cela.

**Une meilleure technologie...  
de meilleurs codes...  
pour de meilleurs bâtiments.**



**Pour accroître votre compétitivité  
et celle de vos clients**

Mettant à contribution les nouvelles technologies, l'édition 1995 des codes nationaux de construction du Canada vous assure des bâtiments plus sécuritaires, plus efficaces et plus confortables. Les concepteurs, les constructeurs et les promoteurs, sans oublier les clients qu'ils servent, jouiront d'un avantage concurrentiel certain en respectant les exigences des codes.

Pierre angulaire de pratiquement toute la réglementation en matière de bâtiment et de protection des incendies, les codes constituent un modèle national. C'est aussi un outil indispensable aux pédagogues et aux chargés de la réglementation. Qui plus est, les intervenants de la construction qui respectent les exigences des codes feront figure de proue dans leur profession.

**Commandez les publications dont vous avez besoin,  
dans le format de votre choix :  
reliure, couverture souple ou le CD-ROM  
si facile et rapide à consulter.**



**Code national du  
bâtiment du Canada**



**Code national de  
prévention des incendies**



**Code national de la  
plomberie du Canada**



**Guides de  
l'utilisateur - CNB**



**Quoi de neuf dans le  
CNB et le CNFI**

Numéro sans frais : **1 800 672-7990**  
Région d'Ottawa-Hull et États-Unis : **1 (613) 993-2463**



Conseil national  
de recherches Canada

National Research  
Council Canada

**CNRC-NRC**

Canada

**construction** Institut de  
recherche  
en construction **IRC**



# PENSER soleil, ça paye !

La biomasse :  
un trésor d'énergie verte



Installation de chauffage à  
l'énergie solaire sur une usine



Ressources naturelles  
Canada

Natural Resources  
Canada

Votre entreprise pourrait recevoir **jusqu'à 50 000 \$** pour l'achat et l'installation d'un système de chauffage des locaux à l'énergie solaire ou de chauffe-eau solaire, ou d'un système de combustion de la biomasse à haut rendement énergétique et à faible taux d'émission.

Le Programme d'encouragement aux systèmes d'énergies renouvelables (PENSER) offre aux entreprises admissibles un remboursement de 25 % des coûts d'achat et d'installation, jusqu'à concurrence de 50 000 \$.

Grâce à la technologie des énergies renouvelables, vous pouvez non seulement économiser, mais réduire les émissions de gaz à effet de serre et contribuer à relever le défi du changement climatique.

PENSER est un nouveau programme de trois ans de Ressources naturelles Canada qui vise à encourager le chauffage et le refroidissement à l'aide de sources renouvelables.



*C'est tout naturel*

*Mettez vos énergies à la bonne place. Appelez-nous.*

PENSER pour les entreprises  
1-877-722-6600 (sans frais)  
<http://www.rncan.gc.ca/es/erb/reed>

Canada



**CHMOS**  
Canadian Housing Markets  
Online Service

**SD-MLOc**  
Service en direct-Marchés  
du logement canadiens

Venez visiter notre **page**  
**maison!**

*Notre site, une source supplémentaire  
de données et d'analyses sur les marchés  
du logement canadiens*

**Composez le 1-888-246-6763**

*Partenariat entre la Société canadienne d'hypothèques et de logement et Le Conference Board du Canada*

**<http://www.chmos-sd-mloc.ceds.com>**

Consultez nos  
échantillons de produits  
d'information sur notre  
**service en direct**



## Et si ce n'était pas l'exemple à suivre?

JEAN-CLAUDE MARSAN O.C.

Professeur titulaire  
Responsable  
Maîtrise en conservation  
de l'environnement bâti  
Faculté de l'aménagement,  
de l'Université de Montréal.

Dans un article paru dans *Canadian Architect* («A Silk Purse from a Sow's Ear», mai 1998) à l'occasion de l'inauguration du projet de rénovation et d'agrandissement de l'édifice de la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal, l'architecte Odile Hénault fait de ce projet un exemple à suivre dans cette période marquée principalement par le besoin d'adapter de vieilles structures à de nouvelles fonctions. S'adressant aux étudiants inscrits à la Maîtrise en conservation de l'environnement bâti, elle conclut sa critique par cette exhortation: «this project represents a unique example which should serve as inspiration for their whole careers». Audace surprenante de la part d'une personne qui, à en juger par l'analyse qu'elle fait de la démarche conceptuelle des architectes Saucier et Perrotte, semble tout ignorer de ce champ de connaissance et de pratique qu'est la conservation de l'environnement bâti.

Cela fait plus d'un siècle que se poursuit une réflexion dans ce domaine, réflexion menée notamment par des organismes internationaux sous le parapluie de l'UNESCO et marquée par des temps forts tels que la Charte de Venise en 1964 et la Déclaration d'Amsterdam en 1975. Celle-ci s'est traduite par des énoncés de doctrine et des principes qui sont maintenant acceptés et appliqués à travers le monde. Oh! on peut bien ignorer ces directives, comme on l'a fait dans le cas de la restauration de la Place Royale à Québec. Sauf que l'on passe, sur le plan international, pour des colons! Mme Hénault serait mieux avisée de prendre connaissance de ces principes que de s'en prendre aux architectes montréalais qui les appliquent, souvent avec intelligence, comme en témoignent la Maison Alcan, le Centre Canadien d'Architecture et le Centre de commerce mondial.

### LA RECETTE VERSUS LA RECHERCHE

Odile Hénault expose dans son article la démarche conceptuelle suivie par les architectes. Que ce soit au Théâtre d'aujourd'hui, au Théâtre du Rideau Vert, à l'Usine C ou à la Cinémathèque du Québec, cette démarche est toujours identique, à savoir: «*dramatisation of the entrance lobby, introduction of a major discrete object (auditorium or staircase) and finally a clue on the exterior to indicate the changes occurring within*». Il s'agit en somme d'une «signature», voire d'une «recette», que les architectes s'ingénient d'appliquer projet après projet, quel que soit par ailleurs le type de bâtiment ou son caractère.

Même démarche à la Faculté de l'aménagement: la partie centrale de l'ancien couvent des Soeurs de l'Immaculée Conception a été vidée de l'intérieur, en détruisant notamment la chapelle, pour y aménager un vaste hall, un grand escalier et un auditorium peint rouge-noir pour rappeler «un cœur en pulsation». L'intervention est également signalée à l'extérieur: comme à l'Usine C, un écran Corten souligne l'entrée principale, chemin de la Côte-Sainte-Catherine, tandis que de grandes baies verticales ont été ouvertes sur toute hauteur de la façade pour souligner la présence de l'auditorium.

Un des principes de base fondamental en conservation architecturale stipule qu'il faut, avec esprit critique et sensibilité, respecter la conception originelle de l'édifice de façon à en préserver l'intégrité et le caractère, notamment de ses façades. Cet ancien couvent ne constitue pas une oeuvre patrimoniale exceptionnelle. Néanmoins, compte tenu de son histoire, de son architecture et de la place qu'il occupe dans son environnement urbain, il possède une personnalité qui ne peut être assimilée à celle du Théâtre du Rideau Vert ou de l'Usine C.

La démarche conceptuelle d'un architecte formé dans ce domaine consiste d'abord à identifier et à analyser les valeurs culturelles portées par un immeuble puis d'essayer d'atteindre la meilleure adéquation possible entre les nouveaux besoins à satisfaire et le bâti existant à valoriser. Pour prendre l'exemple du couvent, celui-ci possédait déjà un cœur: la chapelle, vaste volume ouvert sur deux étages, et situé au milieu du bâtiment. Il aurait été logique d'y loger l'équipement collectif le plus symbolique de la Faculté, à savoir la bibliothèque, en laissant intactes les façades.

En appliquant leur recette sans égard à la typologie et au caractère de l'édifice, les architectes y ont greffé un nouveau cœur, frappant et efficace du point de vue des circulations, mais plus approprié à un théâtre qu'à une maison d'enseignement et engendrant des problèmes fonctionnels sérieux. Par exemple, l'importante salle du décanat et des études supérieures est privée de ventilation et d'éclairage naturel tandis que les corridors peu fréquentés entourant l'auditorium en jouissent abondamment! Quant à la bibliothèque, elle a été reléguée à une extrémité de l'édifice, dans des locaux sans grand intérêt.

Cette approche de rénovation, basée sur le respect de l'intégrité d'un bâtiment et privilégiant des interventions cohérentes et intégrées, constitue également celle qui a le plus de chance de s'avérer la moins coûteuse. Les sommes substantielles qui ont été dépensées pour la destruction de la chapelle et pour les interventions inutiles sur les façades, lesquelles ridiculisent l'édifice existant par leur brutalisme, auraient été mieux employées à rénover les salles de cours, dont Mme Hénault dénonce l'état déplorable.

### UN PAVILLON DE VERRE VIDE

Le problème du nouveau pavillon de verre qui rejoint les deux ailes arrières du bâtiment existant et loge les ateliers n'en est pas un d'expression ni d'intégration architecturale (sauf qu'il n'était pas nécessaire, là encore, d'empiéter sur les façades existantes, rue Darlington). Dans le cas d'un ajout du genre, il est parfaitement légitime de recourir à une expression contemporaine pour témoigner des valeurs de notre temps. Cependant, son concept d'ateliers ouverts n'est pas adapté aux usages pédagogiques prévus.

Ce pavillon qui devait, selon les architectes, «réfléter l'énergie créatrice des étudiants sur le campus et sur toute la ville», produit plutôt un effet anémique puisqu'il est déserté par ces derniers. Scandale: les étudiants en architecture ne devraient-ils pas être les premiers à être sensibles au plaisir sensoriel de l'espace sans cloison et des lignes pures?

Cela prend plus que le plaisir visuel pour rendre une architecture appropriable. Dans un ouvrage récent portant sur l'évaluation des environnements de travail, G.N. Fischer et J.C. Vischer identifient sept éléments nécessaires au confort fonctionnel: le confort spatial et thermique, le contrôle des bruits des gens et de l'immeuble, la qualité de l'air, de l'éclairage et de la privacité. Le pavillon de verre ne répond d'une façon satisfaisante à aucun de ces critères. Est-il surprenant dès lors que les étudiants ne manifestent guère de respect pour son architecture, comme le déplore David Rose<sup>1</sup>.

Le respect de l'architecture va de pair avec le respect des usagers. Les problèmes reliés à ce concept d'ateliers ouverts étaient prévisibles et les professeurs rompus à ce type d'enseignement ont multiplié les mises en garde, mais en vain. Se réfugiant derrière les règles dogmatiques du concours de l'OAQ, les responsables du projet et les architectes ont préféré sacrifier le bien être de générations d'étudiants plutôt que de questionner la pertinence de recourir à des modèles rigides des années 1950-60 (projets de Mies van der Rohe et de John Andrew, nous confirme Hénault), peu adaptables à l'enseignement tel qu'il a évolué depuis, notamment avec le développement de l'informatique.

Cette approche du design «recette» ou «signature» peut être valable pour certains projets d'architecture. Mais elle n'a guère d'avenir, pour deux raisons évidentes, concernant la restauration, la rénovation et le recyclage des édifices, domaine appelé à fournir désormais la majorité du travail aux architectes québécois.

En premier lieu, le Québec ne peut pas se vanter de son patrimoine bâti comme d'un trait dominant de sa culture et se comporter en fossoyeur lorsqu'il s'agit de le recycler. En second lieu, désireux d'adapter efficacement leurs bâtiments à de nouvelles affectations, ce ne sont pas tous les clients qui vont se laisser anesthésier par des métaphores creuses d'architectes et dépenser des sommes considérables sans obtenir les résultats recherchés.

Dans cette période de reconstruction, accompagnée d'une diversification de la profession, il est important de reconnaître qu'il existe d'autres façons de faire de l'architecture, plus appropriées à la réalité contemporaine. Celles-ci n'évacuent pas l'excellence du design mais la mettent au service de la culture matérielle et de la qualité d'usage et non de l'ego des architectes. Il faut avoir enfin l'intelligence d'investir dans la connaissance et dans des expertises variées, en étant ouvert aux réflexions qui se font au niveau planétaire dans le domaine de la mise en valeur de l'environnement bâti.

### NOTES

1. Gustave-Nicholas Fischer et Jacqueline C. Vischer, *L'évaluation des environnements de travail: la méthode diagnostique*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal et De Boeck Université, 1998.
2. David Rose, «A covent conversion», *The Gazette*, April 25, 1998.

rendre  
rage ré-  
mento de  
sept éle-  
confort  
s gens et  
e et de la  
ne façon  
prenant  
quère de  
lore Da-


le le res-  
concept  
fesseurs  
tipie les  
nière les  
s respon-  
sacrier  
et que de  
modèles  
van der  
kult, peu  
é depuis  
matique,  
gnature  
blecture  
sons éle-  
don et le  
umil dé-  
s québé-

se vanter  
niant de  
si il s'agit  
pter effe-  
ectations  
ser une  
tectes et  
tenir les

mpagne  
mportant  
le faire de  
contempe-  
du desig-  
térielle et  
illectes  
a compe-  
ent cour-  
re dans le  
ment d'été

en 1988  
le 1988  
1988

1988



ARQ  
PARAÎTRA  
DORÉNAVANT  
4 FOIS PAR ANNÉE